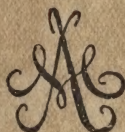
23e mille

ROMAIN ROLLAND

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

Hamilton

LE JEU

DE L'AMOUR
ET
DE LA MORT

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5 × 20).
Edition définitive sur beau papier vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20 × 26).
Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans MASEREEL.

COLAS BREUGNON, 1 vol.
COLAS BREUGNON, 1 vol. *Édition de Luxe* in 4° (19 × 27) sur Japon, Hollande et Vélin, avec des bois gravés en couleur de Gabriel BELOT.
L'AME ENCHANTÉE. I — Annette et Sylvie, 1 vol. — II — L'Été, 1 vol.
PIERRE ET LUCE, 1 vol., bois gravés de Gabriel BELOT
CLERAMBAULT, 1 vol.
AU-DESSUS DE LA MÊLÉE, 1 vol.
LES PRÉCURSEURS, 1 vol.

THÉATRE :

THÉATRE DE LA RÉVOLUTION (le 14 juillet, Danton, les Loups), 1 vol.
LES TRAGÉDIES DE LA FOI (Saint Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.
LE TEMPS VIENDRA, 3 actes, 1 vol.
LILULI, 1 vol., bois gravés de Frans MASEREEL.
LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT, 1 vol.
LE THÉATRE DU PEUPLE (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES, 3 vol. in-16. (Vie de BEETHOVEN. Vie de MICHEL-ANGE. Vie de TOLSTOÏ).
MUSICIENS D'AUTREFOIS, 1 vol.
MUSICIENS D'AUJOURD'HUI, 1 vol.
VOYAGE MUSICAL AU PAYS DU PASSÉ, 1 vol.

AUTRES ÉDITEURS

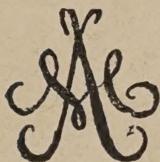
STOCK : *Mahatma Gandhi*, 1 vol. — ALCAN : *Haendel*, 1 vol. — PLON *Michel-Ange*, 1 vol. — CLAUDE AVELINE : *Les Vaincus*, 4 actes, 1 vol. — DE BOCCARD (Anc. mais. FONTEMOING) : *Histoire de l'Opéra avant Lulli et Scarlatti*, in-8 (épuisé).

LIBRAIRIE ALBIN MICHEL

ROMAIN ROLLAND VIVANT, par P.-J. JOUVE, 1 vol. in-8.
ROMAIN ROLLAND (l'Homme et l'Œuvre), par Paul SEIPPEL, 1 vol.
PAGES CHOISIES DE ROMAIN ROLLAND, avec une introduction et des notices par Marcel MARTINET, 2 vol.

ROMAIN ROLLAND

LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA MORT



PARIS
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés à la presse de 1 à 100

320 exemplaires sur papier vergé pur fil
Vincent Montgolfier
numérotés à la presse de 1 à 320

A l'esprit fidèle
qui a le patriotisme de l'Europe
et la religion de l'amitié

à Stefan Zweig

Je dédie affectueusement ce drame,
qui lui doit d'être écrit.

Août 1924 *R. R.*

PRÉFACE

Le Jeu de l'Amour et de La Mort est un volet de mon polyptique de la Révolution.

Voici plus de vingt-cinq ans que j'ai conçu et esquissé l'ensemble de cette épopée dramatique. Les circonstances m'ont obligé à l'interrompre. Mais je ne l'ai jamais abandonnée.

J'écrivais, en 1900, tandis que je suivais, aux Escholiers, les répétitions de « Danton », en composant « Le 14 Juillet » :

« A mesure que j'entre dans ce monde de douleur et de puissance surhumaine, je sens que s'organise un vaste poème dramatique ; j'entends gronder l'océan soulevé :

l'Iliade du peuple de France. Jamais la porte des consciences n'a été plus violemment arrachée de ses gonds. Jamais on n'a pu se pencher plus avant sur le gouffre de l'âme. Jamais les invisibles dieux et les monstres qui habitent les cavernes de l'esprit n'ont surgi plus nettement de la nuit qu'en cette minute superbe et terrible comme la foudre. Ce n'est pas seulement le drame héroïque d'une époque passée que je veux tenter, mais l'épreuve des puissances et des limites de la vie. »

Selon mes méthodes de travail, je laissai l'idée travailler. Avant de construire l'œuvre cyclique, j'attends qu'elle s'organise d'elle-même, en toutes ses parties. C'est chose à peu près faite, maintenant. Elle a mûri lentement, tandis que je labourais les autres champs contigus : « Jean Christophe », « Colas Breugnon », et que j'entamais celui de « L'Ame Enchantée ». Aurai-je

le temps de couper et de rentrer mes blés, avant la fin de mon jour ? Je ne sais ; mais il n'importe. A chaque heure son plaisir et sa peine !

Je ne dois pas, ici, dévoiler avant terme la série des œuvres esquissées, qui forment dans ma pensée une « geste » dramatique de la Révolution. Quiconque a touché à la création d'art sait qu'il ne faut jamais décortiquer le jeune fruit, avant qu'il soit venu à sa maturité. L'œuvre mise à nu par son maître et seigneur, ainsi que la femme du roi Candaule, cesse de lui appartenir. Qu'il ne la livre donc aux yeux que quand elle est achevée !

Je dirai seulement que ce Polyptique à douze panneaux, qui ménage à la satire bouffonne sa place auprès du drame, et réserve à la pastorale son nid dans la forêt tumultueuse, voudrait être le tableau symphonique d'un cyclone de peuple. D'abord, on voit poindre au loin la tempête sociale, dans le ciel Fragonard d'Ermenonville, aux derniers jours du Précurseur halluciné. Elle accourt, au pas de charge, elle renverse les murailles, dans une jeune allégresse d'Ode à la Joie (« Le 14 Juillet »). Elle réveille les démons endormis au fond du cœur humain ; et ses forces de destruction, que déchaîne l' « Apprenti-Sorcier », échap-

pent à la volonté. Elle écrase et culbute Pélion sur Ossa, Girondins, Cordeliers, Jacobins, Danton et Robespierre, les géants foudroyés : (« Les Loups », « Le Triomphe de la Raison », « Danton », que doit compléter un « Robespierre. ») Et après avoir détruit le passé et les destructeurs, elle s'éloigne à tire-d'aile des champs enveloppés de flammes et de fumées. La nuée rouge s'enfonce au loin du monde renouvelé, tandis qu'à l'Épilogue, la Révolution close, une poignée d'exilés de la France impériale, royalistes, régicides, ennemis réconciliés, dans une vallée de Suisse, sur l'autre pente du Jura, porte de la patrie, goûtent la paix rentrée dans

leurs cœurs orageux et l'éternel silence du ciel, qui est à tous.

Si, en ces derniers temps, malgré les tâches nouvelles, j'ai été ramené à ces travaux interrompus, ç'a été sous l'aiguillon de mes amis de l'étranger. L'ouragan qui passa sur la France de 93 et laissa après lui un sillage de feu, qui va en s'éteignant, a continué sa route vers l'Est ; il a fondu sur la plaine d'Allemagne et de Russie ; la volée de génies sortis de l'aire d'Occident ronge les âmes d'autres peuples, alors que le nôtre, assoupi, cuve son vin trop fort. Les passions des hommes de notre Convention, amorties dans notre sang brûlent celui de là-bas. Et

Berlin et Moscou les ont reconnues. Les représentations de « Danton », au Circus Theater de Max Reinhardt, au lendemain des batailles révolutionnaires de Berlin, eurent sur le public un effet formidable, parce qu'elles semblaient un écho, sous les voûtes de l'histoire, des combats de la journée. Et « Les Loups » ont remué dans les âmes d'Allemagne, de Tchécoslovaquie, de Russie, et même, ces derniers mois, de Tokio meurtri par le tremblement de terre, le tragique problème, redevenu actuel, du conflit de la conscience individuelle avec le salut de l'Etat — *salus publica* affrontée à *salus aeterna*. — Le bon Européen Stefan Zweig,

qui m'a été depuis quinze ans le plus fidèle ami et le meilleur conseiller, n'a cessé de me rappeler, comme un de mes premiers devoirs d'écrivain, ma tâche de carrier qui taille la montagne saignante de la Révolution. Je viens donc de remettre le pic dans le rocher ; et voici le premier bloc que j'en ai, ce printemps, détaché. J'y inscris le nom de Zweig. Sans lui, le bloc eût continué de dormir sous la terre.



Tous les familiers de la Révolution française reconnaîtront, du premier

regard, les hommes et les événements réels qui ont servi de thème à mon « Jeu » tragique. Les Mémoires de Louvet ont fourni la prodigieuse aventure de ce proscrit traqué, rejeté par tous ses amis, qui, se sachant perdu, revint de la Gironde à la gueule de la mort, à Paris, porta à travers toute la France sa tête mise à prix, pour qu'avant de tomber elle baisât la bouche de l'aimée.

On retrouvera dans les traits de celle-ci la figure voilée de Sophie de Condorcet, la grâce mélancolique de l'amie de Cabanis. Jérôme de Courvoisier évoque par son nom et par son caractère le double martyre du dernier

des Encyclopédistes et du génial Lavoisier ; mais la dominante reste ici de l'homme au front de vainqueur et à la bouche de vaincu, Condorcet, qui, caché dans sa mansarde du Luxembourg, et la mort dans le cœur, mais dans les yeux la lumière, écrivait, avant de prendre le poison, son « Credo » en « Les Progrès de l'Esprit humain », que termine le cri de foi : « *La Science vaincra la mort* ». — « *Le volcan sous la neige* », disait de lui D'Alembert... Après le terrible hiver de 1793, la neige commence à peine de fondre, sous le soleil de mars, lorsque s'ouvre l'action du drame. Mais le feu couve dans tous les cœurs glacés ; et le mot

de D'Alembert peut les désigner tous. J'aurais pu le donner comme titre à mon « Jeu ».

Je m'excuse auprès des historiens des libertés que j'ai prises avec mes héros (et elles sont assez grandes, dans le récit fait par Courvoisier de la séance de la Convention). J'ai, plus d'une fois déjà dans mon « Théâtre du Peuple », dans les préfaces au « Théâtre de la Révolution » et tout récemment dans celle à l'édition américaine de « La Montespan », exposé ma conception artistique de l'histoire. Elle est pour moi un réservoir de passions et de Forces de la nature. J'y puise. Je reprends, du fond de la fosse, les

grands fauves humains, la Bête aux mille têtes : le Peuple, et les Belluaires. Je ne m'inquiète point de les faire ressemblants : car ils sont éternels. Je me souviens de la haute leçon donnée par Michel-Ange, quand il sculptait — non Laurent — mais le Penseur :

« *Dans cent ans, il sera ressemblant !* »

Le rôle du poète est de chanter, s'il peut, la Cantate « *für alle Zeit* ». La puissance artistique du drame de l'Histoire est moins en ce qu'il a été qu'en ce qu'il est toujours. La trombe de 93 tourne encore dans le monde. Nous entendons craquer les forêts voisines.

Nous-mêmes, pendant l'Affaire Dreyfus, nous avons frotté nos poils à ceux des « Loups ». A une représentation du « Théâtre du Peuple » de Lumet, à Paris (celle où parlait Jaurès), j'écoutais les propos du public populaire, s'évertuant naïvement à reconnaître en Danton, Robespierre, Vadier, etc., Jaurès, Guesde, d'autres que je ne veux point nommer ; et, naturellement, il y réussissait. Depuis, nos demi-dieux et nos minotaures ont eu, en Moscovie, des réincarnations plus saisissantes. Ce sont ces « renaissants » éternels, ces Eléments humains, sans cesse reparaissant sous les mille et un voiles de Protée, qui sont pour moi l'attrait et

le butin de l'histoire. Plus que les individus d'un jour, dont la terre de la tombe a mangé la figure, — les Forces, qui avaient élu domicile en ces corps, et, depuis, ont fait loyer ailleurs.

Mais je voudrais aussi, de ce jour disparu, conserver dans mes toiles la lumière spéciale : car chaque jour a la sienne. Et j'ai tâché d'écrire ces drames de la Révolution dans la couleur du style qui vêtit ces passions. Je ne me dissimule point les dangers de cette forme vieillie, qui risque d'être sentie à faux par une partie du public et par les interprètes. La brûlante rhétorique de Jean-Jacques, canalisée par Robespierre, ou passant par les rus d'usine, torren-

tueux et fumants et chargés de déchets, que lâche le Mannekenpis Shakespearien, Danton, a besoin que le lecteur et que le comédien sachent démailloter son emphase arrondie et, sous les périodes trop écrites, fassent toucher les âmes raidies ou convulsées. Cette langue oratoire prête à plus d'une méprise, auxquelles n'échappent point — plutôt que ceux de France — les interprètes étrangers : car ils n'ont pas reçu l'instinctive tradition de nos modes de sensibilité. Au reste, même chez nous, plus d'un s'y est trompé. L'intelligence d'un Taine n'a pas su (peut-être parce qu'elle n'a pas voulu) lire sous l'enflure académique des mots et

des cadences, ou dans le déroulement fumeux des logomachies, les passions dévorantes, la terrible sincérité des rhéteurs de la Convention, qui portaient la hache dans une main, et dans l'autre leur tête — Saints-Jeans-les-Décollés ! — Pour comprendre cette musique, il faut entendre vibrer en chacun de ses accords, la chaîne des harmoniques : la haine, l'amour, la mort... Prenez-la par la main ! La fièvre est dans la paume...

Si donc j'ai appelé cette tragédie un Jeu, c'est celui de : «*Mon tout sur l'enjeu !* »...

«*Mon royaume pour un cheval !*» clame dans la bataille Richard le

tyran bossu... La nuée d'orage passe... Ma vie pour un éclair ! — Je la perds. J'ai gagné.

Romain ROLLAND

Août 1924

PERSONNAGES

JÉRÔME DE COURVOISIER
MEMBRE DE LA CONVENTION, 60 ANS

SOPHIE DE COURVOISIER
SA FEMME, 35 ANS

CLAUDE VALLÉE
DÉPUTÉ GIRONDIN PROSCRIT, 30 ANS

LAZARE CARNOT
DU COMITÉ DE SALUT PUBLIC, 41 ANS

DENIS BAYOT
65 ANS

HORACE BOUCHET
25 ANS

LODOÏSKA CERIZIER
25 ANS

CHLORIS SOUCY
17 ANS

CRAPART
DÉLÉGUÉ DU COMITÉ DE SÛRETÉ

TIMOLÉON, DOUCIN, PEAU D'ANE
PERQUISITIONNAIRES

L'action, à Paris, chez Courvoisier,
vers la fin mars 1794.

Salon Louis XVI, à grandes baies vitrées, sis au rez-de-chaussée surélevé de trois marches sur jardin.

Au milieu de la paroi du fond est largement ouverte la porte vitrée, qui donne accès au jardin, par les trois degrés. Le petit jardin rayonne au soleil. Juste dans l'axe de la porte ouverte, on voit un beau lilas en fleur, bleu rose, et, au fond du jardin, le mur qui le sépare de la rue. Ce mur n'est pas très haut : un enfant qui grimperait sur la borne au coin de droite, pourrait, par-dessus le faîte, regarder dans la rue. Au-dessus du mur, le ciel du soir rosit, et lentement s'éteint.

A l'intérieur du salon :

1. A gauche : deux portes, l'une près de la rampe, l'autre près du jardin. Quand celle-ci est ouverte, on entrevoit un coin de la pièce, qui est une chambre à coucher. Entre les deux portes, au milieu du mur de gauche, une haute cheminée de marbre. Dessus, un buste de Voltaire. Derrière, une grande glace. A gauche de la cheminée, un bureau Louis XVI. A gauche du bureau, entre le bureau et la porte intérieure qui est près de la rampe, est aménagé un petit îlot de sièges bas pour causer à l'écart. L'avancement de la cheminée, le bureau et un paravent chinois l'abritent des regards du jardin.

2. A droite : Une porte fait face à celle de la

paroi de gauche, qui est près du jardin. Quand elle est ouverte, on aperçoit la cage d'un escalier qui tourne, un coin de palier, les premières marches qui descendent au rez-de-chaussée sur la rue. En face de la cheminée de marbre, une fenêtre donne sur la rue. A droite et à gauche de cette fenêtre, deux grands portraits XVIIIe siècle représentent le maître et la maîtresse de la maison : celle-ci à l'âge de vingt ans, en allégorie mythologique et pastorale ; celui-là, à la Diderot, en costume d'intérieur, le cou nu, un fichu autour de la tête, au travail, s'adresse à un auditoire absent. Ils semblent faire société avec le buste de Voltaire, qui sourit sur la cheminée d'en face. Un grand clavecin, au-dessous du portrait de madame de Courvoisier (celui des deux portraits le plus rapproché de la rampe), ménage un autre abri pour causer, à l'écart.

L'impression générale est d'un milieu raffiné, de haut style, habitué au luxe, avec des traces visibles de gêne, de désordre et de délabrement. La cheminée monumentale est vide : on y allumera, à la fin, un feu misérable. Le bureau et la table sont encombrés de papiers, au milieu desquels on voit des tasses de café. Le lustre est dégarni. Un seul flambeau servira tout à l'heure à éclairer la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, une petite société — deux jeunes femmes (SOPHIE DE COURVOISIER et LODOÏSKA CERIZIER), une jeune fille (CHLORIS SOUCY), un jeune officier (HORACE BOUCHET), et un homme âgé (DENIS BAYOT) — se tiennent par la main, et tournent autour du lilas fleuri, en chantant la Ronde Nationale *de Grétry :* « L'innocence est de retour. »

DENIS BAYOT

époumoné, cherche à se dégager de la ronde.

Grâce, jeunesse!

CHLORIS, LODOÏSKA, HORACE

Non, non, encore un tour!

(Le vieillard, qui a dégagé l'une de ses mains, mais qui est encore tenu par l'autre, rentre sur la scène, traînant derrière lui la petite troupe, qui continue de chanter. Il tombe assis dans un fauteuil ; et,

tandis qu'il souffle, en riant, les trois jeunes gens entament, autour de lui, une autre ronde ironique, sur l'air de Grétry : « Pour la plantation de l'arbre de la liberté. »

(Chloris pose, en chantant, sur la tête du vieillard, une branche de lilas, ployée en couronne.)

CHLORIS, LODOÏSKA, HORACE, *chantant.*

« A son doux aspect renaissez,
Vous que la vieillesse a glacés...

. . . .

De ces festons voyez vos fils
Ceindre en riant vos fronts blanchis...»

SOPHIE

Mon vieil ami, je viens vous délivrer. Allons, jeunes fous, laissez-nous respirer ! Ballez, tournez, vire vire ! Nous sortons du courant, nous autres, hommes d'âge...

DENIS

Je proteste! L'âge n'appartient qu'à moi.

SOPHIE

Égoïste!

HORACE, LODOÏSKA

Nous protestons tous! Voilà une plaisanterie!

SOPHIE

J'ai passé maintenant la moitié de la route. (A Denis Bayot.) *Vous aurez beau protester, je suis de votre côté.*

DENIS BAYOT

Bonne aubaine! Je ne dis plus mot.

LODOÏSKA

Mais nous, nous ne nous laissons pas déposséder! Non, non, vous êtes à nous. Vous êtes la plus jeune!

SOPHIE

découvrant sur sa tempe une mèche blanche.

Voyez ces cheveux blancs!

LODOÏSKA

Le beau mérite! Chacun, en cherchant bien, en trouverait autant.

HORACE

J'en ai, moi.

LODOÏSKA

Et moi.

CHLORIS

Et moi.

TOUS, *riant.*

Non ?

CHLORIS

Parole! J'en ai un.
(Elle le montre.)

SOPHIE

Il est blond.

CHLORIS

Il est blanc.

HORACE

Qui n'en aurait, après tout ce qu'il a fallu supporter depuis cinq mois!

LODOÏSKA

Cinq mois! Dites le double!

CHLORIS

Dites le triple!

HORACE

Non, ne parlons que de cet hiver! Le reste...

DENIS

Oui, il vaut mieux se taire.

CHLORIS

Ah! tout ce qu'on a souffert!

LODOÏSKA

Pas de feu pendant des semaines!

DENIS

Pas de bois, pas de pain!

CHLORIS

Oh! moi, j'avais si froid que le cœur me manquait, le matin, pour sortir de mon lit.

LODOÏSKA

Moi, je gelais dans le mien. Il est trop grand maintenant!

HORACE, *avec une œillade,*

Il faudra le remplir.

DENIS

Une fois, j'ai passé seize heures sur le quai de Bercy, entre sept heures du soir et onze heures du matin, à attendre, sous la bise, la distribution d'un sac de bois et d'un setier de farine, qu'il m'a fallu

brouetter ensuite sur le verglas. Deux fois, je suis tombé.

SOPHIE

Qu'est-ce qui vaut le mieux? La faim, ou bien le froid?

LODOÏSKA et CHLORIS

Oh! le pire, c'est le froid!

HORACE

Non, la faim.

LODOÏSKA, CHLORIS, SOPHIE

Le froid, le froid, le froid!

HORACE

La faim, la faim, la faim!

LODOÏSKA

Glouton!

CHLORIS

Oh! j'aurais mieux aimé mille fois n'avoir rien à manger, et pouvoir cinq minutes seulement me chauffer les pieds!

LODOÏSKA

Moi, j'en aurais pleuré! (HORACE rit) *Vous riez, barbare... Oh! vous, vous ne savez pas!*

HORACE

A l'armée de la Moselle, j'ai dormi sur la neige... C'est vrai qu'il nous arrivait de brûler une bicoque, afin de nous réchauffer.

DENIS

Et ceux qui étaient dedans?

HORACE

On n'y regardait pas de si près!

CHLORIS

Moi, quand j'avais tant froid, j'aurais trouvé ça bon, oui, oui, d'être brûlée!

LODOÏSKA

Et dire qu'on appelle Enfer, un endroit où on est chauffé!

HORACE

L'Enfer, c'est d'aller à l'ennemi, avec le ventre vide.

LODOÏSKA, CHLORIS

Non, le froid!

HORACE

Non, la faim!

SOPHIE

Nous avons eu les deux. Allons, pas de ialoux !

CHLORIS

Dieu ! comme c'était long ! Cet hiver, cet hiver qui ne voulait pas finir !

SOPHIE

Il est fini, maintenant. N'en parlons plus. Jouissons du bon soleil !

DENIS

La première belle journée de la jeune saison... Notre charmante amie ! Quelle aimable idée de nous avoir conviés à la fêter dans votre jardin !

LODOÏSKA

A célébrer le printemps, qui renaît dans votre lilas en fleurs !

SOPHIE

Pouvais-je le garder pour moi ? En ces temps de disette, chacun doit partager avec ses amis ses miettes de bonheur.

LODOÏSKA

Oui, le bonheur se fait rare !

DENIS

Le bonheur ? Il est devenu pour nous un mot étranger.

CHLORIS

Qu'il y avait longtemps qu'on n'avait ri ! Oh ! mon Dieu !
(Elle fond en larmes.)

SOPHIE

Chérie, chérie, qu'avez-vous ?

CHLORIS

Est-ce qu'on a le droit de rire ?

DENIS

Oui, on a trop souffert.

SOPHIE, *à Chloris.*

Mais je crois bien qu'on a le droit! Chérie, c'est un devoir.

CHLORIS

Tous ceux qu'on a perdus!

LODOÏSKA

Le mien.

CHLORIS

Le mien.

DENIS

Le mien.

SOPHIE

Chut! chut!

HORACE, *à Lodoïska.*

Et ceux que l'on va perdre, vous ne vous en souciez pas?

LODOÏSKA

Ceux que l'on a, je les garde. Je ne veux pas les perdre. Non, cela, je ne veux pas!

HORACE

Alors, ne pensons plus aux autres! Et dansons!

LODOÏSKA

Dansons, méchant!

HORACE, à Chloris.

Vous aussi, petite amie.

(Chloris hésite et regarde Sophie.)

SOPHIE

Va, mon enfant.

HORACE

Allons, reprenons la ronde !

(Les trois jeunes gens sortent dans le jardin et recommencent à chanter la ronde. Denis et Sophie sont restés dans le salon, assis à gauche, entre le bureau et la porte intérieure, près de la rampe.)

DENIS

Chacun pense à ses deuils : celle-ci à son fiancé, celle-là à son mari ; et moi, à mon fils, — morts... Mais la vie est plus forte...

SOPHIE

Même chez vous, vieil ami ?

(Pendant tout ce début de l'acte, Sophie garde un calme affectueux et souriant, qui se distingue de l'agitation des autres.)

DENIS

Même chez moi... J'ai honte.

SOPHIE

Vous n'êtes pas les seuls. Ecoutez !

(De l'autre côté du mur du jardin, on entend passer dans la rue des voix qui chantent, un violon, une flûte, un tambourin, des cris de joie.)

DENIS

Oui, dans cette foule qui passe en chantant, il n'en est pas un qui n'ait sa part d'épreuves, son lot de sacrifices, ses victimes de la guerre ou de la Révolution, pas un pour qui demain

ne soit aussi lourd d'inquiétudes que de tourments, hier.

SOPHIE

C'est pour cela qu'ils chantent · afin de n'y plus penser.

DENIS

Ils y pensent malgré tout. Regardez !

(La ronde s'est interrompue dans le jardin.)

HORACE

Qu'est-ce qu'ils crient, dehors ?. Ecoutons...

(Ils se taisent pour écouter, dehors, la voix d'un crieur de journaux.)

HORACE, *répétant.*

« Le Courrier de l'Egalité... *Grande bataille à... L'ennemi à...* »

(Il court vers le mur, grimpe sur la borne et, les bras passés par-dessus le faîte, il hèle le marchand.)

Psst!... Citoyen... Merci!

(Il revient avec la feuille. Les deux jeunes femmes se pressent autour de lui, pour la lire.)

HORACE

Les cohortes des rois se reforment, de la Meuse au Rhin. La République devra y répondre par un immense effort. Le soleil du printemps rallume la fournaise. Il m'y faudra rentrer.

LODOÏSKA

Non, non! je ne veux pas!

DENIS

Que sommes-nous pour dire : « Je veux » ou : « Je ne veux pas » ?

HORACE

Oui, la patrie le veut.

CHLORIS

La patrie ? Dites : ces hommes terribles!...

LODOÏSKA

Oui, le Grand Comité.

(Sophie met un doigt sur sa bouche. Ils baissent la tête, tous.)

HORACE

Il a raison.

DENIS, *tousse*

Il est le plus fort.

CHLORIS

Il est comme l'ogre. Il nous mangera tous.

LODOÏSKA

(lui couvre la bouche de sa main, et demande à Horace :)

Mais, au moins, pas tout de suite! Horace, vous ne partez pas tout de suite?

HORACE

Non, je pense, à moins d'un ordre imprévu.

LODOÏSKA

(Tous, à l'exception de Sophie, ont une exaltation anormale, un peu fiévreuse.)

Combien de temps encore?

HORACE

Peut-être un mois.

LODOÏSKA

Oh! alors, un mois... L'éternité...

DENIS

Heureuse jeunesse! Que n'accepterait-on pour un mois de bonheur!

CHLORIS

Et moi aussi, je suis jeune! Et je ne l'ai pas, je ne l'ai pas eu... Oh! je ne demanderais même pas un mois... Mais un jour, mais un jour de bonheur!

SOPHIE

Paix, chérie, vous l'aurez, et beaucoup d'autres après. Pour vous, la vie est longue.

CHLORIS

Non, non, la vie est brève.

SOPHIE

J'ai le double de votre âge.

CHLORIS

Oui, de votre temps... Pardon !... Mais, aujourd'hui, ce n'est plus de même. Qui est sûr du lendemain ?

LODOÏSKA

Moi, je suis sûre d'aujourd'hui.
(Elle regarde Horace.)

HORACE

(près d'elle, lui prend la main, à mi-voix.)

Cette nuit...

(Chloris, qui a surpris la phrase, les regarde avec des yeux de rancune.)

LODOÏSKA

(s'en aperçoit et, souriante, vient vers Chloris assise sur les genoux de Sophie, et veut la caresser.)

Ma jolie!

CHLORIS

(se dégageant avec colère.)

Non, ne me touchez pas!

(Elle se sauve dans le jardin.)

LODOÏSKA

Qu'a-t-elle?

SOPHIE

(avec une nuance de reproche amical.)

Vous le savez bien.

HORACE

Elle nous envie.

DENIS

Elle n'est pas la seule.

SOPHIE
(*souriant à Denis et Horace.*)

Allez la consoler! (à Lodoïska) *Non, pas vous, égoïste, restez!*

Denis et Horace sortent. Restent seules Sophie et Lodoïska. Celle-ci, riante, heureuse, se jette aux genoux de Sophie assise et la serre dans ses bras.

LODOÏSKA

Oui, je le suis, égoïste, égoïste, égoïste! Je ne voudrais pas ne pas l'être, quand c'est si bon de l'être! Grondez-moi! Grondez-moi!

SOPHIE, *souriante.*

Cela ne servirait à rien.

LODOÏSKA

Oh! si!... Cela ajoute au plaisir... Non, ne m'en voulez pas! J'avais

tant, tant souffert!... Mon époux, mon Hector, arraché à mes bras par la mort ennemie!... Ah! combien j'ai pleuré!

SOPHIE

Quand l'avez-vous perdu?

LODOÏSKA, *simplement.*

Il y a six... non, cinq mois... Oui, c'était en octobre. Je ne voulais plus vivre. Tout était fini pour moi... Et voilà! Tout commence... (se reprenant) *Tout recommence... Pauvre Hector!.. Cher Horace!...*

SOPHIE

Tous les héros antiques...

LODOÏSKA

Voulez-vous bien vous taire!... Il

me semble que c'est le même... Je vous défends de vous moquer.

SOPHIE

Je ne me moque pas...

LODOÏSKA

Je suis bien sûre que mon Hector se réjouit avec moi... Vous souriez?

SOPHIE

Vous aussi.

LODOÏSKA

Non... Si... Ah! bonne et belle, comme on aime à se mentir! J'ai tant besoin de me réjouir que je veux qu'il se réjouisse aussi. Je sais bien qu'il

ne sent plus rien. Mais moi, moi qui sens, est-ce que j'ai tort, dites, est-ce que je lui fais tort, parce que je veux jouir de ce peu que je vis encore? Vous croyez qu'il m'en voudrait? Non, non, il doit être heureux de ce qui me rend heureuse. N'est-ce pas? Puisqu'il m'aimait!... Et puis, puisqu'il est mort!... Pauvre Hector!... Ah! vivre, vivre, c'est bon!

SOPHIE

Il y a vivre et vivre. Vivre, pour vous, c'est aimer.

LODOÏSKA

(Dans le dialogue affectueux des deux femmes, il y a, de la part de Lodoïska, quand elle admire la sagesse de Sophie, un grain d'ironie, et de la part de Sophie, un grain d'impatience souriante, en acceptant ces éloges.)

Il n'y a de vie qu'en aimant... Vous souriez encore... Sage amie, oui, vous, vous êtes au-dessus de nos faiblesses. Vous avez une belle vie, toute claire, tout unie. Vous avez su la garder à l'abri des tempêtes sociales et des troubles du cœur. Vous êtes une privilégiée. Vous jouissez d'une union conjugale sans nuages, que n'ont jamais atteinte les folies de la passion, — sereine, presque filiale, — avec un homme sage — comme vous — illustre, respectable, à qui vous êtes, depuis l'enfance, attachée par les liens d'une pieuse tendresse. Un ciel inaltérable. Ah! comme je l'admire!

SOPHIE, *souriante.*

Mais vous ne l'échangeriez pas contre un de vos nuages.

LODOÏSKA

Contre mon Horace? Non, non! Je ne l'échange pas. A chacune son lot! Mais le vôtre est plus beau.

SOPHIE

Il est comme ces belles femmes, que tout le monde admire. Mais on en aime d'autres.

LODOÏSKA

Voulez-vous bien vous taire! On voudrait être vous... Mais il n'y a que vous qui puissiez l'être...

SOPHIE, *souriante.*

Juste ce que je viens de dire!

LODOÏSKA

(qui n'a pas écouté.)

... L'amie, la confidente, et même l'Egérie du grand homme, qui fut l'ami de Voltaire, et qui est celui de Carnot...

DENIS

(qui vient de rentrer et entend la dernière réplique.)

... qui fut le conseiller de l'Encyclopédie, et qui l'est aujourd'hui du Grand Comité. Oui, c'est le privilège unique d'un esprit universel... Homme de science, philanthrope, philosophe, membre de l'Académie et de la Convention... Une gloire fondée sous

l'avant-dernier roi, qui fermement survit à la chute des rois, qui voit passer les régimes, en s'imposant à tous, et se maintient inviolée, au milieu des partis furieux qui se déchirent.

SOPHIE

Amis, vous ne savez pas sur quelles bases fragiles repose cette sécurité.

DENIS

Nous savons en tout cas qu'elle n'est pas égoïste. Que de fois le crédit de Jérôme Courvoisier s'est employé pour nous, tantôt nous soulageant d'une part de notre misère, tantôt, aux heures critiques, couvrant de sa protection les amis menacés !

LODOÏSKA

Et nous savons aussi à qui nous devons cette protection. A la sage compagne.

DENIS

Sophie, la bien nommée.

LODOÏSKA

La fée Tranquille.

DENIS

Celle qui peut tout sur lui.

LODOÏSKA

Nous en avons usé!

DENIS

Comment n'en pas user? Jérôme Courvoisier est resté, dans ces temps

insensés, le seul qui exerce encore un rôle modérateur, auprès des maîtres de la vie et de la mort.

SOPHIE

Hélas! ce rôle est faible, et le devient chaque jour davantage.

LODOÏSKA
(avec une pointe d'envie.)

Quoi qu'il arrive, du moins, vous êtes à l'abri; rien ne peut vous atteindre.

CHLORIS
(rentrant avec Horace. Elle a complètement oublié son chagrin de tout à l'heure.)

Oh les malheureux! les malheureux!

SOPHIE

Quoi donc ?

CHLORIS

Ce que nous venons d'apprendre.
(Elle tend un journal à Sophie.)

SOPHIE

Encore une de ces affreuses feuilles. Non. On ne devrait plus lire!

LODOÏSKA

Tranquille, on n'a pas, comme vous, la raison de ne pas lire. On sait que cela fait mal. C'est pour cela qu'on le fait.

(Elle a pris le journal.)

CHLORIS

Non, écoutez! C'est trop horrible! Pétion, Buzot, Vallée...

SOPHIE

(angoissée, mais d'une voix qui se contient.)

Vallée!...

(Elle s'est soulevée de son siège. Aucun des autres ne fait attention à son mouvement et à son cri. Ils sont groupés autour de Lodoïska, qui tient le journal.)

CHLORIS

Du côté de Bordeaux, on vient de les retrouver, morts, dévorés à moitié par les loups...

(Dans le trouble général, nul ne s'aperçoit de celui de Sophie, qui retombe assise, sans geste, sans parole. Elle se couvre le visage avec ses deux mains, et ne bouge plus.)

HORACE
(résume la lecture que font Lodoïska, Chloris, Denis, penchés avidement, avec lui, sur le journal.)

Depuis des mois, on les traquait. Les chiens lancés sur la piste ont mené à une caverne, dans une carrière abandonnée. On a reconnu Pétion, le ventre ouvert, les entrailles sortantes...

DENIS

L'ancien roi de Paris, notre maire, le président adulé de l'Assemblée...

LODOÏSKA, *lisant.*

L'autre... le visage mangé... Oh! fi. .

(Elle passe le journal aux autres.)

HORACE, *continuant.*

... le nez, les lèvres arrachés... On était dans le doute... On a dit : c'est

Buzot... Mais aux papiers sur le corps, on a vu : c'est Vallée.

CHLORIS

Malheureux!

DENIS

Ne les plaignez pas trop! Ils ont trouvé moyen d'échapper à la guillotine, où, la semaine dernière, Barbaroux et Guadet leurs amis, sont montés.

LODOÏSKA

Oui... Mais ce qu'ils ont dû souffrir, avant!

HORACE

Après, tout est de même...

DENIS

Cela devait finir ainsi... Cette folle révolte...

CHLORIS

Vous les approuviez naguère.

DENIS

Jamais!

CHLORIS

Je vous ai entendu dire...

DENIS

Jamais!

CHLORIS

Vous les admiriez tous.

LODOÏSKA

Silence, petite fille!
(Un court silence.)

DENIS, *toussant.*

Ils ont trompé tout le monde. On les croyait plus forts. Pourquoi se révolter, quand on est les plus faibles?

(Un silence. Sophie a découvert son visage et demeure immobile, dans son fauteuil, regardant devant elle, l'émotion refoulée, avec un sourire machinal et glacé.)

CHLORIS

Le pauvre petit Vallée! Il n'avait pas trente ans!

LODOÏSKA

J'ai dansé avec lui, au printemps

de l'autre année... Il était aussi de vos amis, Sophie...

(*Sophie ne répond ni ne bouge. Lodoïska, trop excitée pour le remarquer, continue.*)

LODOÏSKA

Un si charmant danseur !

CHLORIS

Et comme il disait bien les vers de Monsieur Florian !

LODOÏSKA

Il était brave aussi. Je le vois à la tête de son bataillon de fédérés, défilant, cheveux au vent, après l'assaut donné au château des Tuileries.

CHLORIS

On se faisait une fête d'aller le voir parler à la tribune de l'Assemblée.

HORACE

Il était sarcastique et violent. Il avait de ces mots d'une malice cruelle qui, derrière ses besicles, faisait clignoter de rage Robespierre. Quand il apostrophait l'un de ses ennemis, les tribunes et la salle bouillaient de rires et hurlaient, sous le jet.

LODOÏSKA

Moi, je regardais ses lèvres.

HORACE

Lodoïska, je suis jaloux.

DENIS

Jaloux ? De ses lèvres arrachées ?

LODOÏSKA

Ah! l'horreur!... Mais pourquoi, mais pourquoi est-il allé se brûler au feu de la politique!

HORACE

On a son ambition...

LODOÏSKA

Aimer ne vaut-il pas mieux ?

HORACE

On veut sauver la patrie.

LODOÏSKA

Je veux que tu me sauves d'abord!... Il faut sauver ce qu'on aime.

DENIS

D'abord, il faut se sauver soi-même...

(*Ils se récrient.*)

Oui, vous vous récriez!... Vous verrez, jeunes gens, quand vous serez à mon âge!... L'ambition et l'amour, c'est beau, mais ça s'en va. Ce qui reste jusqu'au bout, c'est soi-même. Et pour le conserver, c'est une sacrée affaire!

HORACE

Oui, réussir à vivre est devenu, de nos jours, un métier difficile. De l'apprendre, nous autres, nous n'aurons pas le temps.

CHLORIS

Mais je le veux, moi, je le veux!
(à Denis) *Vous m'apprendrez le secret...*

DENIS

C'est d'être indifférent. Voir mourir ou mourir, mon enfant, il faut choisir.

CHLORIS

Je ne veux pas mourir!

(*Le petit groupe : Chloris, Denis, Horace, s'est écarté; causant et riant — déjà! — Reste seule près de Sophie, Lodoïska. Les deux femmes se trouvent dans le coin du salon, abrité des regards du jardin, entre le bureau et la rampe.*)

LODOÏSKA

Sophie la silencieuse, vous nous laissez parler, parler, nous agiter.

Et vous, vous restez là, spectatrice bienveillante et un peu étrangère, immobile, accoudée comme à votre balcon, regardant nos émotions, de loin, avec vos beaux yeux gris et votre sourire muet. Comme vous êtes calme, calme!

SOPHIE

(sans bouger, sans élever la voix.)

Oui, le calme, le calme de la douleur sans fond...

LODOÏSKA, *saisie.*

Sophie!...

(Silence.)

Qu'est-ce que vous dites?...

(Silence.)

Qu'est-ce que vous avez dit?...

(Sophie ne répond pas, ne fait aucun mouvement; mais Lodoïska, qui se penche pour l'examiner, a un brusque élan vers elle.)

LODOÏSKA

Mon amie, vous pleurez!

(Sophie met sa main sur sa bouche, pour que Lodoïska se taise.)

(Un silence.)

(Sophie cherche son mouchoir, pour essuyer ses larmes. Lodoïska prend le sien et, tendrement, essuie les yeux de Sophie.)

LODOÏSKA

Vous avez de la peine? Vous qui semblez à tous l'image de la félicité!... Vous avez tout. Tous les biens: l'amour, la renommée, le pouvoir, et la foi dans cette Révolution, que votre mari et vous avez contribué à fonder...

SOPHIE, concentrée.

Je n'ai rien.

LODOÏSKA

Non, non ! je ne vous crois pas !
(Sophie lui fait signe de se taire. Denis Bayot s'approche.)

DENIS

Jérôme ne doit-il pas bientôt rentrer de l'Assemblée ?

SOPHIE
(reprend le ton de la conversation.)

On ne peut jamais prévoir combien dure la séance. Je l'ai attendu parfois toute la nuit, jusqu'à l'aube.

DENIS

Il ne semble pourtant pas aujourd'hui que de graves événements....

SOPHIE

En nos jours, qui peut dire ce qui sera, une heure à l'avance?

(Dans la rue derrière le mur du jardin, on entend passer un cortège, musique, fifres et tambours, marche en 6/8, roulement de charrettes, chevaux qui galopent, cris de foule.)

CHLORIS

Qu'est-ce encore?

HORACE

C'est la nouvelle fournée qu'on mène à la guillotine.

(Il fait le geste tranchant sur son cou.)

CHLORIS
(se bouchant les oreilles.)

Je ne veux pas écouter...

(Elle enlève ses mains de ses oreilles, et court vers le jardin.)

Horace, allons les voir !
(Elle sort avec Horace.)

DENIS

La charrette passe donc par ici, à présent ?

SOPHIE

Oui, la rue Florentin est, ces jours, dépavée.

(Denis sort, par curiosité, à la suite des deux autres.)

LODOÏSKA
(restée, seule, près de Sophie.)

Sophie, je ne vous crois pas !... Vous avez dit, tout à l'heure...

SOPHIE

Laissons !

LODOÏSKA

Non, non, je vous en prie! Traitez-moi en amie!

(Sophie lui montre la porte du jardin)

LODOÏSKA

Oui, ce bruit odieux...

(Elle court fermer la porte et revient. On entena encore, mais assourdis, la marche sautillante et les cris.)

LODOÏSKA

Dites! Dites-moi!... (elle lui prend les mains et les baise) Sophie, vous êtes injuste. N'avez-vous pas eu votre belle part de bonheur? Rien n'est venu troublei votre union, votre amour.

SOPHIE, *amèrement*

Mon amour? Personne ne m'a aimée. J'ai apporté ma jeunesse, ma

force d'espérance, mon besoin de me donner, à un homme que je respectais, que je respecte, que j'admire... Qu'en a-t-il fait ? Il m'a sacrifiée à sa foi.

LODOÏSKA

N'y croyez-vous pas aussi ?

SOPHIE

Eh ! que m'importe leur *foi ? Si je l'aimais, si je croyais l'aimer, c'était parce qu'ils l'aimaient, eux, c'étaient eux que j'aimais en elle... Qu'a-t-elle fait d'eux et de moi ?*

LODOÏSKA
(qui cherche à comprendre.)

Eux, *dites-vous ?*

SOPHIE, *avec emportement.*

Je dis que cette foi, je la hais... Écoutez !...

(On entend, malgré la porte fermée qui amortit le bruit, une explosion de clameurs et des rires violents. Puis, le bruit diminue, le silence retombe, et Sophie reprend, avec une haine concentrée, à mi-voix :)

SOPHIE

Je les hais, toutes ces fois, chimères hallucinées, auxquelles se donnent les hommes, comme on se donne à un vice, qui dévaste la vie. La vie, elle est là, près de nous, toute simple, et si douce! Il n'y a qu'à se baisser pour la cueillir. Et ils sont devenus incapables de la goûter. Leur foi est une manie, un poison qui les plonge dans une hébétude furieuse et mortelle. Ils

m'ont sacrifiée à elle... Ah! ce ne serait rien encore!...

LODOÏSKA

(ses regards attachés aux lèvres de Sophie.)

Quoi donc?

SOPHIE

Ils se sont sacrifiés eux-mêmes.

LODOÏSKA

Comment! Votre mari?

SOPHIE

Non, ce n'est pas lui.

LODOÏSKA

Mais alors, qui?

SOPHIE
(comme à regret, emportée par la passion.)

Vous avez entendu... tout à l'heure... Ces malheureux... Ces proscrits...

LODOÏSKA, *étouffant un cri.*

C'est Vallée!

(Sophie se lève pour échapper à la réponse. A ce moment, la porte du jardin se rouvre, et Chloris, faisant irruption, crie :)

CHLORIS

Ah! devinez, devinez, qui j'ai vu sur le char!

(Sophie se détourne ; et Lodoïska, du geste, écarte Chloris.)

CHLORIS, *très excitée.*

Non! Devinez, devinez, à qui maintenant ils coupent le cou!... A la

Raison, leur Raison, leur Raison de Saint Eustache,... cette grasse petite blonde, à qui ils disaient la messe... Je l'ai bien reconnue... La Raison, la Raison !...

DENIS, *philosophiquement.*

Il y a beau temps, mon enfant, que la raison a foutu le camp !...

CHLORIS

Oh ! Voulez-vous vous taire, avec vos vilains mots !

(Ils continuent à s'entretenir, dans le fond du salon, à gauche, près de la porte du jardin, comme s'ils avaient eu le sentiment qu'ils troublaient l'entretien de Sophie et de Lodoïska. Celles-ci se sont retirées dans le coin opposé du salon, à droite, près de la rampe, à l'abri du grand clavecin, qui leur cache la vue de la porte à droite sur l'escalier. Mais elles sont assises en face de la glace, au mur de gauche, où cette porte se reflète.)

LODOÏSKA

(a repris les mains de Sophie et ne les lâche point malgré les efforts de Sophie pour se dégager.) (A voix basse et pressante.)

C'est Vallée?... Sophie, dites-moi, c'est Vallée?

SOPHIE

(assise, les mains prises, détourne la tête avec douleur.)

Ah! ne me poignardez pas encore, avec son nom!

LODOÏSKA

(lâchant les mains de Sophie, et pénétrée de pitié.)

Oh! ma pauvre chérie! Pouvais-je imaginer?... Que je vous plains! C'est affreux!... Et nous qui, tout à l'heure, vous retournions, sans savoir, le couteau dans le cœur!... Pardon,

pardonnez-moi ! Mais qui pouvait se douter ?.... Oui, j'avais bien remarqué naguère votre amitié...

SOPHIE

(à voix basse et passionnée.)

Je l'aimais. Il m'aimait. Il était toute ma vie. Et j'étais toute la sienne... Je le croyais, du moins. Mais ce n'était pas vrai, puisqu'il est allé mourir pour cette funeste foi... Ah ! s'il s'est sacrifié à cette foi, ne l'ai-je pas sacrifié, ne me suis-je pas sacrifiée aussi à une foi ?

LODOÏSKA

Quelle autre foi, Sophie ?

SOPHIE, *avec rancune.*

Cet honneur conjugal, que j'ai toujours gardé.

LODOÏSKA

Sophie, dites-moi tout !... Vous n'étiez pas amants ?

SOPHIE

(*avec une exaltation croissante*).

Non. Et c'est là aujourd'hui ce qui me désespère ! En vain, il me suppliait, et mon cœur me pressait en vain de lui céder. La pensée de Jérôme et de la foi donnée, cette superstition de la fidélité, qui est moins une raison du cœur qu'une habitude, ce qu'on nomme vertu, cette idole sans

yeux, je lui ai tout sacrifié, tout ce que j'aimais au monde. Et maintenant, il est mort. Et maintenant, je l'ai perdu. Et à quoi cela a-t-il servi ? A quoi ?

(Maintenant, c'est Lodoïska qui tâche de calmer Sophie, dont la voix est peu à peu montée à des accents de douleur passionnée. Elle lui fait signe de prendre garde. Mais le reste de la société, qui est prise dans un entretien animé, ne semble rien remarquer.

Sophie s'est tue. Lodoïska lui parle, à voix basse. On n'entend plus que les voix et les rires du petit groupe des trois amis, debout à l'angle gauche du salon, vers la fenêtre du jardin...)

SCÈNE II

(Soudain, se fait un silence de mort. La porte sur l'escalier vient de s'ouvrir, en face des trois amis [Denis, Horace, Chloris]. Mais Sophie et Lodoïska, qui lui tournent le dos et qu'abrite le clavecin, ne voient rien de ce qui se passe.

Un homme est entré. En costume du peuple, jacobin, la cocarde au bonnet. Couvert de boue, l'air violent et harassé. Un homme jeune, maigre, fort, aux yeux ardents. Il semble poursuivi. Il a ouvert brusquement la porte et, aussitôt entré, l'a refermée brusquement, mais sans bruit, épiant le silence de l'escalier. Puis, il se retourne, adossé à la porte, face au petit groupe qui l'a vu entrer. Les trois sont saisis. Ils font un geste d'effroi, mais il sont trop troublés pour pouvoir articuler un mot.

A cet instant, Sophie et Lodoïska sont frappées du silence. Lodoïska, se retournant vers le groupe de gauche, voit, sans comprendre, les visages bouleversés. Sophie, machinalement, portant ses regards vers la granae glace, au-dessus de la cheminée, y aperçoit l'image

reflétée de l'homme adossé à la porte. Elle se lève, avec un cri qui n'est pas remarqué dans la confusion générale. Car, au même moment...)

DENIS, HORACE, CHLORIS
(poussent un cri.)

Vallée!

VALLÉE
(qui ne s'attendait pas à les trouver réunis.)

Denis Bayot... Bouchet... Chloris... Mes amis...

(Sa voix est rauque de fatigue et d'émotion. Il va brusquement à eux, et leur tend la main, qu'ils prennent avec embarras. Mais déjà ses yeux cherchent, derrière eux, autour d'eux, dans le salon, celle qu'il n'a point vue. Et soudain, il la voit. Le reste n'existe plus. Sophie debout, des deux mains appuyée par derrière au clavecin, le regarde, les yeux élargis d'émotion, de peur et de bonheur. Ils ne pensent plus aux autres. Vallée précipitamment vient à elle, en lui tendant les bras. Et elle vient à lui.)

VALLÉE

Sophie!

SOPHIE

Vous vivez!

(Il se jette à ses pieds, il lui étreint les jambes, il lui baise les genoux à travers sa robe, il lui baise les pieds ; et puis, se redressant, il appuie, agenouillé, sa joue, ses yeux, sa bouche, contre le corps de l'aimée. Elle ne se défend pas. Elle caresse de ses mains le visage de l'aimé.)

VALLÉE

C'est elle! Je l'ai retrouvée!... Je l'ai, je la tiens, je l'ai!

SOPHIE

(sans se dégager, lui prend la tête, se penche sur son visage, et lui souffle, à mi-voix, tendrement :)

Levez-vous!

(Vallée se relève, les yeux attachés à Sophie. Mais à peine debout, il chancelle; et Sophie le soutient).

SOPHIE

Il va tomber!... Horace! Lodoïska!... Mon ami, appuyez-vous sur moi!...

Qu'avez-vous ? Appuyez-vous bien!... Venez... Ici... dans ce fauteuil...

(Elle le mène à un fauteuil, dans le coin du salon, à gauche, près de la rampe. Vallée est assis, face au public, le dos tourné au fond de la scène. Ni lui, ni Sophie, penchée sur lui, ne peuvent donc voir ce qui se passe par derrière : Denis Bayot, le premier, s'éclipse, suivi précipitamment par Chloris, puis par Horace Bouchet qui, de l'entrée de la porte sur l'escalier, fait des signes à Lodoïska, afin qu'elle les rejoigne. Lodoïska, hésitante et émue, regarde alternativement Vallée soutenu par Sophie, et Horace. Elle se décide enfin, et traverse le salon, pour prendre son châle déposé sur une chaise au fond de la scène à gauche. Tout ceci, pendant le temps assez court que met Sophie à guider Vallée vers le fauteuil et à l'y installer.)

SOPHIE

(continue de parler à Vallée sans regarder derrière elle.)

... Vous mourez de fatigue.. Étendez-vous... Vous n'avez pas mangé ?... Chloris! Lodoïska! Aidez-

moi. Mes amis, apportez du café... Là, prenez sur la table une tasse...

(Elle s'étonne du silence et se retourne.)

Où êtes vous ?... Mes amis !...

VALLÉE

(immobile, assis dans le fauteuil, sans voir ce qui se passe n'a pas de peine à comprendre.)

Ne savez-vous pas que je suis dangereux pour tous ceux qui m'approchent ?

(Lodoïska, seule des quatre amis, retardée par la recherche de son châle, qui l'a obligée à traverser le salon deux fois, se trouve encore sur le seuil de la porte quand Sophie se retourne et l'aperçoit.)

SOPHIE indignée

Lodoïska !...

(Lodoïska, émue et honteuse de l'appel, s'arrête, se retourne, hésite, revient de quelques pas vers Sophie qui, laissant Vallée, s'avance vers elle. Elle dit, elle chuchote avec trouble :)

LODOÏSKA
(vite et presque bas)

Pardon... Pardon, c'est lâche, je le sais... Mais aujourd'hui... aujourd'hui, surtout, je veux vivre!

(On entend à peine le dernier mot. Elle sort précipitamment.)

(Sophie, un instant accablée, se ressaisit, va prendre sur la table une tasse, y verse du café, et l'apporte à Vallée avec un peu de pain.)

VALLÉE
(n'a pas fait un mouvement.)

Admirez mon pouvoir! Où j'entre, entre la peur. Ce misérable (il se désigne), qui ne peut même plus se tenir sur ses jambes, il fuit, et on le fuit. Voici cinq mois que j'erre à travers toute la France, chassé de tous les logis. Nous étions en Dordogne sept

proscrits : Pétion, Barbaroux, Buzot, Guadet, Salle, Valady. Nous avons frappé à la porte de trente amis. Pas un ne nous a ouvert. Nous traînions sur nos pas l'ombre de la guillotine. Ils étaient si affolés de nous voir, nous et elle, que l'un chez qui nous étions entrés par surprise a voulu nous tuer, et, n'étant pas le plus fort, nous a menacés, si nous restions, de se tuer, lui !...

(*Il a un rire violent et amer.*)

Une nuit, nous marchions, sous les torrents de pluie, dans les champs labourés. Nous avions dû quitter les carrières où nous étions abrités. Notre présence était dénoncée. Un dernier espoir nous menait chez une

famille amie anciennement de la mienne : j'avais, comme avocat, sauvé l'honneur d'un des siens dans un procès criminel. Nuit noire. Nous nous égarons. On enfonçait jusqu'à la cuisse dans la terre trempée. Je me foulai le jarret. Après six heures de marche, nous arrivons, épuisés. Nous frappons. Une demi-heure d'attente. Sous l'averse et la bise, nos dents claquaient. La porte s'entr'ouvre. Je dis mon nom. La porte se referme. Une autre demi-heure... Je fus pris d'un frisson et perdis connaissance... Après une heure de délibération, on répond épeuré qu'on ne peut nous recevoir. Je restais étendu dans la boue du chemin. A travers la serrure,

mes compagnons crièrent: « Seulement pour une heure, un toit où s'abriter! » La réponse fut : « Non! » — « Au moins un verre d'eau et un peu de vinaigre! » — « Non! »... Nous reprîmes notre fuite... Malédiction sur l'homme!

(Sophie, debout près de Vallée, glacée de douloureuse pitié, l'écoute. Vallée, qui a débité ce récit, d'une voix morne, hachée d'éclats de fureur ou de mépris refoulés, la tête appesantie, fixant d'un regard sombre le plancher à ses pieds, se tourne brusquement vers Sophie, et lui demande, avec un accent rauque et passionné :)

Et vous, vous ne me chassez pas?

SOPHIE

(penchée vers lui, tendrement lui présente la tasse.)

Mon pauvre ami, prenez! Vous êtes épuisé.

VALLÉE

(sans prendre la tasse, du même ton âpre.)

J'apporte la mort. Chassez-moi donc!

SOPHIE

(lui porte la tasse aux lèvres et la tient, tandis qu'il boit.)

Buvez!

(Il boit avidement, et veut parler ensuite.)

Ne parlez pas!... Mangez!... D'abord, reposez-vous.

(Quelques instants de silence, pendant lesquels Sophie s'occupe à le servir, le regarde manger, comme une mère apitoyée. Vallée lui prend la main, qu'il baise longuement. Elle ne cherche pas à la lui retirer, sourit tristement, tendrement.)

SOPHIE

(après un moment, pose sa main sur la tête de Vallée.)

Comment êtes-vous venu? Comment avez-vous pu arriver jusqu'ici?

VALLÉE

Mettez-vous devant moi, si vous voulez que j'aie la force de répondre! Que je vous voie!... Plus près... Ici, asseyez-vous!...

(Il la fait asseoir en face de lui, tout près, et il lui tient les mains pendant son récit.)

O dieux! c'est elle!... ce n'est plus cette insaisissable image, qui depuis tant de mois flotte devant mes pas... C'est elle, je la tiens, je sens contre ma paume la paume de ses mains, la pulpe de ses doigts, la chaleur de sa chair qui se fond avec la mienne... Non, ne me les enlevez pas! Ne me laissez pas retomber dans le gouffre d'où je

sors! Gardez-moi dans vos mains! Ce sont elles qui m'ont sauvé.

SOPHIE

Plût à Dieu qu'elles eussent ce pouvoir!... Mon ami, racontez! Profitons des instants. Comment vous êtes-vous sauvé?

VALLÉE

A l'instant que je viens de dire, où la féroce lâcheté des amis nous déniait jusqu'à l'écuelle d'eau qu'on ne refuserait pas à un chien blessé qui vous implore, l'excès du désespoir même nous ranima. L'indignation me rendit la conscience et la force. Je me relevai, criant : « Fuyons, fuyons les hommes, fuyons dans le tombeau!

Mais nous cacher encore devant la vile espèce, non! Droit devant nous! Leur passer sur le corps, ou mourir! Plus de milieu! » *Nous regagnâmes la grand'route. Et là, aux lueurs blafardes du jour naissant sous la pluie, j'embrassai mes amis, je partageai avec eux mes quelques assignats, je me dépouillai de mon ballot de linge et de vêtements, de tout ce qui pourrait m'alourdir dans ma marche : car j'avais décidé de revenir à Paris. Mes amis me crurent fou; mais rien n'eût ébranlé ma résolution; et ils n'essayèrent point. Car, quand tout est perdu, qu'a-t-on à ménager? Il ne s'agissait plus de vivre. Il s'agissait de vous revoir.*

SOPHIE, *saisie.*

Moi!

VALLÉE

Vous. Tout ce que j'aime. Vous... Et vous le savez bien! Inutile de nous jouer la comédie de société! Il n'y a plus de société. Il n'y a plus rien. Que vous. Vous et moi... Sur cette grand'route jaune, boueuse, qui s'allongeait toute droite et fumante de brouillards, l'image de cette femme, — vous, — jaillit comme un éclair. Et sous le coup, je flambai, ainsi qu'une javelle. Le reste disparut. Une seule pensée : avant le Néant éternel, la revoir!... Gorgée de vin brûlant...

Elle m'enivra. Transi, trempé de pluie et grelottant de fièvre, les jambes enflées et, une minute avant, à peine pouvant poser la plante du pied par terre, je fus instantanément soulevé, poussé en avant, et si lourde que fût la charge de mon corps, je le pris sur mes épaules, afin de vous l'apporter. Je pensais : « Si je tombe, qu'au moins elle sache que j'avais, en tombant, la face tournée vers elle ! » J'étais près de Ribérac. Muni d'un faux passeport, où manquait le visa du district ; et j'avais, sur ma route, pour arriver ici, plus de vingt chefs-lieux de district et de département. Heureusement, les paysans ne savent pas lire. Je fabriquais moi-même le

visa, les signatures. Il fallait m'arranger pour ne coucher que dans les villages, et ne traverser les villes qu'en trompant l'attention des corps de garde postés à l'entrée. Que j'aie passé, je ne me l'explique plus. Si j'avais été de sang-froid, jamais je ne l'aurais pu. Mais la foi me portait. Chaque pas sur la route, chaque barrière franchie, chaque danger vaincu, me rapprochait d'elle, — d'elle, — de vous!... Mon mal m'avait repris. J'avais des douleurs aiguës. Des efforts que me coûtait la marche, j'étais inondé de sueur. Lorsqu'on m'arrêtait pour demander mes papiers, j'exhibais ma jambe enflée, comme un blessé de Vendée. J'apprenais, à

chaque ville, le supplice, la mort d'un de mes compagnons. La nuit, je couchais, habillé, deux pistolets en poche, et, cachées sur ma peau, dans un lambeau de gant, des pilules d'opium. On ne m'aurait pas vivant!... Je me relevais, le matin, plus exténué que la veille. J'allais toujours plus vite. Comme celui, poursuivi, qui, la nuit, par derrière, entend les pas qui sonnent sur le sol gelé. Le souffle de la mort était sur mes talons. Je le sens. Elle me suit... Et, vous me direz, cette mort, j'aurais dû penser que je la guide vers vous?... Je l'ai pensé... Un amant chevaleresque, plutôt que de mettre en danger celle qu'il aime, eût renoncé à la voir..

. . . .

Moi, non! Mon amour est plus fort que le souci de votre vie Vous perdre, me perdre, soit!... Mais pas avant de vous revoir. Vous revoir, comme je vous vois. Vous dire que je vous aime...

(Il lui tient les mains, il lui parle, souffle contre souffle.)

SOPHIE

(sans un mouvement pour se dégager, tous deux grisés.)

Et après?

(Il se tait comme s'il ne comprenait pas.)
(Elle reprend :)

SOPHIE

Après, qu'adviendra-t-il de vous?

VALLÉE

Je n'ai pas regardé plus loin.

(Ils se lâchent les mains et se taisent, suffoqués par l'orage intérieur... Sophie s'écarte brusquement, se

lève, s'appuie au dossier du clavecin, attend que soient calmés les battements de son cœur. En face d'elle, Vallée, assis, penché, fixant la terre, d'un dur regard où la violence se refoule, n'a point bougé.)

SOPHIE

(se domine et, revenant vers Vallée, dit :)

Mon ami... Mon cher ami... Je vous remercie.

VALLÉE

(relevant la tête avec colère.)

Ce n'est pas votre remerciement que je veux!

SOPHIE

(après une courte pause.)

Je tremble de penser que vous êtes dans cette ville, dans cette maison, où passent tant de gens qui peuvent vous reconnaître

VALLÉE

A présent, que m'importe ?

SOPHIE

Mais il m'importe, à moi ! Vous êtes venu ici vous mettre sous mon abri. Je dois, je veux vous sauver.

VALLÉE

Il n'est pas de salut, il n'est plus de refuge sur terre pour l'homme qui a voulu délivrer les hommes.

SOPHIE

Il faut gagner la frontière. Il faut vous réserver pour les temps meilleurs. On aura besoin de vous : votre cause, votre patrie...

VALLÉE

Moi, je n'ai plus besoin d'eux. Je n'ai besoin que de vous.

SOPHIE

Vallée, je vous en supplie! Ne sacrifiez pas votre vie! Cherchons où vous cacher, et comment vous pourrez fuir!

VALLÉE

Fuir! Vous vous imaginez que je vais me remettre à fuir? Vous croyez que l'on peut recommencer l'épreuve par où je viens de passer? Ces cinq mois d'agonie! La raison et les forces humaines n'y suffiraient pas. On ne peut sans une foi, comme celle qui

m'illuminait quand je venais vers vous. Qu'est-ce qui me soutiendrait en m'éloignant de vous ?

SOPHIE, passionnément.

Moi !

VALLÉE

Vous ?

SOPHIE

Moi !... Mon amour !

VALLÉE, se levant.

Ton amour ?

SOPHIE

Je ne pourrais plus vivre, si vous ne viviez plus !

VALLÉE

Tu m'aimes donc! Tu m'aimes!

SOPHIE

Vous le savez. Pourquoi m'avez-vous forcée à vous le dire?

VALLÉE

Tu l'as dit! Dis-le encore!

SOPHIE

Je ne dois pas.

VALLÉE

Tu le dois. Redis-le!

SOPHIE

Je t'aime!
(Ils s'étreignent.)

VALLÉE

Tes lèvres! Ah! me désaltérer enfin à leur source!... Reste! Ne t'éloigne pas! N'aie pas dégoût de moi! Pardonne à ma misère, à mes habits sordides, mes mains, mes pieds boueux, mon corps qui sent la sueur et la poussière! J'ai honte!...

SOPHIE

Je t'aime, j'aime ta misère, j'aime jusqu'à la poussière de tes mains et la boue de tes pieds!

(Elle s'incline pour baiser ses mains et ses vêtements.)

VALLÉE

(la retient, lui relève la tête avec ses mains, plonge ses yeux dans les yeux de Sophie, qui s'abandonne, suspendue à son regard. Après un silence passionné :)

Ah! que la vie est belle!... Je vivrai maintenant. Je le veux. Ils ne m'auront pas! Si j'ai pu, quand j'étais seul, traverser un monde d'ennemis, que ne braverais-je pas, maintenant que je t'emporte!... Écoute ce que nous allons faire!... Il t'est facile de me procurer un faux passeport et un déguisement, une carmagnole jacobite. Je prends la voiture publique, qui mène de Paris à Dôle. De là, je vais à pied; je connais les chemins qui, par les hauts plateaux, conduisent à la frontière. Avant de la franchir, je trouve pour quelques jours un abri dans une hutte de bûcherons. Une semaine après, tu t'échappes de Paris, et tu

viens me rejoindre dans l'asile que je te désignerai. Cinq ou six lieues à pied. Les routes sont sous la neige. Mais tu ne crains pas la marche. Nous gravissons ensemble les pentes du Jura. Du sommet, nous voyons la terre libre, la Suisse. Quelques heures encore, et nous sommes sauvés.

SOPHIE
(emportée par le torrent de cette volonté, mais essayant de se reprendre.)

Nous ? Moi ?... Moi, vous suivre ?

VALLEE

Puisque tu es à moi !

SOPHIE, gémissante.

Je ne peux pas ! Je ne peux pas

VALLÉE

Si tu le veux, tu peux.

SOPHIE

Je ne peux pas!

VALLÉE

Qui te tient?

SOPHIE

Mon devoir.

VALLÉE, *amèrement.*

Le devoir! Dans ce monde sinistre, ce mot ne sert qu'à tuer. C'est en son nom que le grand Hypocrite, le chafouin d'Arras, égorge ses rivaux, et que la lâcheté des amis livre les

amis au bourreau. Le devoir! Quel abus insensé nous tous avons fait de ce mot de mensonge!... Regarde-moi en face! La seule vérité, elle est là, dans nos yeux. Toi et moi.

SOPHIE

Je vois aussi mon mari. Il est âgé, il m'aime, il a confiance en moi. De le quitter, je serais coupable.

VALLÉE

Coupable, tu le fus, de l'épouser. C'est un crime de lier les jeunes corps aux vieux. Tu ne lui as que trop donné. J'en veux à son égoïsme de l'avoir accepté. Va, ne le plains pas! Il peut vivre sans toi. Il a sa

science, sa gloire, son orgueil, et l'amitié des tyrans. Qu'es-tu de plus dans sa vie qu'un fruit, qu'il ne peut même plus cueillir ?

SOPHIE

Je me suis donnée à lui, donnée, de ma volonté. Puis-je me reprendre, maintenant, sans me mépriser ?

VALLÉE

Méprise-toi ! En une heure comme celle-ci, que compte le mépris ? Autour de nous, tout meurt, tout est détruit, tous les liens et les lois qui tenaient la société des hommes, le respect du malheur, la bonne foi, la bonté, tout. Dans les ruines,

seul luit encore l'amour. Et tout le reste est nuit.

SOPHIE

(les deux mains sur ses seins, à mi-voix, et brûlant d'une extase intérieure.)

O lumière!

VALLÉE

(l'entoure de ses bras.)

Tu me suivras?

(Sophie, sans regarder Vallée, reste dans la même pose extatique, sans répondre.)

VALLÉE, *impérieux.*

Réponds!... Tu me suis?...

(Sophie tourne lentement vers Vallée son visage illuminé d'amour, les mains jointes dont les doigts effleurent de leurs extrémités ses lèvres entr'ouvertes,

qui vont parler. Soudain elle se dégage, écoute, et dit précipitamment :)

SOPHIE

On vient. On monte l'escalier...

(Hâtivement, elle pousse Vallée dans la chambre, dont la porte s'ouvre à gauche, près de la rampe.)

SCÈNE III

(Entre Jérôme de Courvoisier, par la porte de l'escalier, à droite. Sans voir Sophie, restée sur le seuil de la porte de la chambre où est entré Vallée, il se dirige, à pas chancelants et précipités, vers le bureau de travail à gauche. Il est sans chapeau. Ses longs cheveux gris flottants sont en désordre, sa cravate au large nœud est mal attachée ; sa mise, ses mouvements, son expression, trahissent l'égarement. Sa respiration est rude et oppressée. Il dit des mots sans suite, des plaintes. Il s'abat sur une chaise devant le bureau et, les coudes appuyés au milieu des papiers, il se cache les yeux dans les mains.)

SOPHIE

(surprise de son aspect et de son attitude.)

Jérôme !

(Il ne bouge pas, et continue de gémir à mi-voix.)

SOPHIE

(inquiète, va vers lui.)

Mon ami...

(Il ne répond pas.)

(Elle lui pose la main sur l'épaule, questionne avec sollicitude :)

Qu'est-ce que vous avez ?

(Il lève la tête vers elle, en respirant fortement, la regarde, et se laisse retomber.)

SOPHIE

(penchée, lui relève le front avec ses mains, et dit avec une affection inquiète :)

Vous souffrez ? Que vous est-il arrivé ?

(Jérôme de Courvoisier fait effort pour sourire à sa femme, pour reprendre son calme ; il ouvre la bouche pour parler. Il ne peut. Il se lève à demi et tâche d'atteindre avec la main un objet qui se trouve sur le petit guéridon voisin, où sont posées les tasses de café.)

SOPHIE

Que voulez-vous que je vous donne ?

(Jérôme désigne un flacon.)

SOPHIE, *le lui donnant.*

L'eau-de-vie ? Vous n'en buvez jamais !

(Jérôme prend le flacon, s'en verse un verre plein le boit d'un trait.)

JÉROME

Je sombre, ô dieux, dans cette humanité...

SOPHIE

Quel coup imprévu a pu vous ébranler ?... Mon ami, d'où venez-vous ?

JÉROME

De la Convention.

SOPHIE

La séance est finie ?

JÉROME

Non. Mais je n'ai pu rester jusqu'à la fin.

SOPHIE

Que s'est-il passé? Quelles violences nouvelles? Rien peut-il vous surprendre? Vous connaissez les hommes.

JÉROME

Ce ne sont plus des hommes! C'est un troupeau de bêtes, serviles et cruelles. Tous les instincts de bassesse et de férocité sont à nu. Une viande de boucherie. Des chiens lâches qui rampent et flairent l'odeur du sang. Au milieu de l'enclos, des loups et

des hyènes, rôdent. La grande salle dépeuplée. Plus de deux cents ont fui, sont morts, ont disparu. Le côté droit, désert. Les survivants de ceux qui l'occupaient, évadés de leurs places, ont gravi à plat ventre, au sommet de la Montagne. Même, les plus prudents — nulle place n'étant sûre — en changent constamment : car on ne sait jamais où le coup va tomber, en haut ou bien en bas? Ils tâchent d'avoir l'air nuls, de se faire oublier. Leurs yeux, qui vacillent, épient, en-dessous, à gauche, à droite, les frissons du troupeau et les cillements des loups — le front fuyant, sous les besicles les yeux jaunes de Robespierre — le front baissé, les

yeux striés de rouge de Billaud — et la glace des yeux bleus dans les orbites de l'épervier : Saint-Just... Il est à la tribune. Il va parler. Silence. Le cou raide, il promène son froid regard planant sur ces dos qui se courbent et tâchent de l'éviter ; il les dénombre : sur lequel va-t-il fondre ? Point de hâte. Il a le temps. Aucun n'oserait faire un mouvement... Il y a six mois, dans cette enceinte, grondaient comme des vagues les passions opposées : Girondins, Montagnards, en deux troupes à l'assaut, s'affrontaient de la voix et du geste, les armes à la main ; et sur cette mêlée, le tonnerre des tribunes, deux mille têtes rugissaient. Aujourd'hui,

c'est la tombe. Quand parle un des bouchers, on entendrait les mouches voler sur les cadavres. Tous ces corps immobiles frémissent d'une attente hallucinée. Une fois qu'on est entré dans le parc au bétail, nul ne sait ce qu'il fera, ni ce qui lui sera fait. Nul ne sait si sa vie ne sera pas demandée, ni de qui il devra demander la vie. Une fois le seuil passé (et il faut qu'on le passe, car on ne peut s'esquiver, sans se désigner), aucun n'est plus soi-même. Le collègue, l'ami, qui l'instant d'avant vous tenait le bras, vous est un étranger... Que pense-t-il de moi? Et moi, que pensé-je de lui?... Chacun est une énigme pour l'autre...

Peut-être, l'instant d'après, le verrai-je se lever, avec la menace aux yeux, et, la bouche écumante, il hurlera contre moi, avec la meute... Ou peut-être que ce sera moi qui prendrai les devants... Car une minute vient, où je sais que mon voisin va demander ma tête, si je ne prends la sienne, avant...

(Jérôme a fait ce récit, avec les mains qui tremblent, dans une excitation hallucinée. A cet instant, il s'interrompt et fait un geste pour reprendre le flacon d'eau-de-vie. Mais Sophie, fermement, écarte le flacon de la main de son mari et, s'asseyant près de celui-ci, elle lui touche le bras affectueusement, et dit :)

SOPHIE

Ne vous excitez pas! Retrouvez votre calme!... Dites-moi ce qui s'est passé. Je tâche de comprendre... Saint-

Just a parlé, dites-vous? De nouvelles proscriptions? Vous ne vous y êtes pas joint?

JÉROME
(dit oui de la tête.)

De nouvelles proscriptions, oui.

SOPHIE

Mais contre qui? Ils ont frappé tous leurs ennemis. Ceux de gauche, ceux de droite. La malheureuse Gironde achève d'expirer. La Commune est brisée. Il n'y a pas huit jours, tombaient la tête d'Hébert, de Chaumette et de Cloots. Que leur reste-t-il à détruire?

JÉROME

Eux. Ils s'entre-dévorent. Après

avoir fait le vide autour de la République, ils tuent la République... Ce matin, à six heures, ils ont arrêté...

SOPHIE

Qui ?

JÉROME

Danton.

SOPHIE

Danton ?

JÉROME

Nous n'étions pas amis. Je n'aimais pas cet homme. Cette violence écumante, ce torrent chargé de boue,

ce démon de frénésie, effrénée, calculée, ces bas instincts et cette astuce, m'inspiraient le dégoût. Ses vociférations recouvraient trop souvent le trouble et l'incertitude. Mais qui peut méconnaître les services fulgurants que sa glorieuse audace rendit à la République?... Qui n'a vu, aux jours sombres, se dresser dans la nue, couronnée des éclairs, cette figure monstrueuse, comme le génie même de la Révolution?... Quand vint à l'Assemblée le bruit de l'arrestation, tous ceux qui étaient présents furent glacés de stupeur. Pas un qui ne sentît que cet homme était sacré, qu'il appartenait au patrimoine inviolable de la nation. Et bien peu

qui n'eussent personnellement éprouvé les effets de sa rude obligeance. Plusieurs, aux mauvais jours, s'étaient mis sous l'égide de cette tête de Méduse. Toute une troupe de clients se nourrissaient de ses miettes. Mais cette masse atterrée chuchotait, se taisait. Et je me taisais comme elle...

Enfin, un de son clan, qui était connu de tous comme un des satellites de l'astre qui croulait, se sentant avec lui entraîné dans la chute, instinctivement tenta un geste pour le retenir. Legendre, un homme vulgaire, qui, sous l'ombre de Danton, jouait avec son tonnerre... La peur lui prêta des forces; il donna de la

voix ; il exigea, hurlant, pour se prêter du cœur, la liberté de Danton. Et déjà la plupart, rassurés par ce cri émergeant du silence, commençaient à le soutenir de leurs bourdonnements. Quelques-uns se risquèrent jusqu'à applaudir. Encore quelques minutes, et la Convention eût retrouvé peut-être le courage de ne pas se laisser assassiner...

Soudain, Robespierre entra. Le bruissement des cœurs aussitôt se figea. Le long de son passage, la pensée se hâtait de rentrer sous les visages. Et de nouveau, le silence cerna l'homme qui parlait. Legendre vit Robespierre. Emporté par l'élan, une minute encore, il projeta ses cris,

qui retombaient dans le vide. Et puis, il perdit pied, s'interrompit, reprit, bégaya ; au milieu d'une phrase, il frappa du poing sur la tribune, s'arrêta, et plongea. Lentement, par l'autre rampe, Robespierre montait. Sans daigner répondre aux hurlements de la bête effrayée qui maintenant cherchait à se faire oublier, il lut de sa voix blanche le mandat d'arrêt lancé, la nuit d'avant, par les trois Comités. Il parla en termes vagues d'une grande conjuration. Il félicita « le Sénat puissant » « d'arracher de son sein tous les membres indignes qui avaient trahi la cause... » *Et brusquement, sa voix se faisant menaçante, il se tourna vers Legendre,*

tapi derrière un autre; et, ne semblant pas le voir, il appela sur les complices cachés qui défendaient les traîtres le glaive de la Loi. Legendre, balbutiant, demandait à répondre. Mais, implacable, l'autre feignait de ne pas l'entendre. Il acheva de dérouler ses périodes cadencées, où la mort est fleurie, et partit, laissant suspendue sur la tête de l'Assemblée la hache, enguirlandée de lauriers...

Le silence se creusait toujours, comme un gouffre. Du fond monta encore le hurlement de Legendre, aboyant à la mort. Mais cette fois, le chien n'avait plus qu'une pensée : s'aplatir sous le fouet et regagner son pardon, en léchant le pied qui

le frappait. Il s'excusa convulsivement de n'avoir pas su, de n'avoir pas connu..., protestant de son zèle à livrer, s'ils étaient criminels, son ami ou son frère, rejetant l'homme abattu, et prenant à témoin la lâcheté de l'Assemblée de son lâche reniement... Sans qu'un seul se risquât à lui tendre la main, ni que se détendît la menace muette de l'Impassible, contemplant le misérable qui se noyait...

L'homme disparut. Une nappe de mépris et de peur le recouvrit. Alors, un de la Montagne, au nom de l'Assemblée, félicita les Comités, dont la vigilance avait déjoué les nouveaux complots. Et des divers côtés de la

salle, des voix s'y associèrent. Mais Robespierre, qui sait la versatilité des Assemblées, ne se satisfit point de ces voix sans têtes, que l'on ne peut saisir. Il voulut que, par vote nominal, la Convention se prononçât et qu'elle ratifiât la mise en jugement, — c'est-à-dire, car le jugement est écrit, d'avance — la mise en terre de Danton.

SOPHIE

Et vous l'avez voté!

JÉROME

Ils votaient tous. Tous s'empressaient vers la tribune, sous l'œil des proscripteurs. Quelques-uns, le dos

rond, d'une voix mal assurée. La plupart, affectant une fermeté romaine, avec une voix d'airain; et la peur vagissait dans leurs entrailles. Et Legendre vota, Legendre vendit son maître. Nous étions cinq ou six, qui regardions écœurés. Nous attendions, chacun, notre tour de voter. Et quand le tour venait, chacun se levait, allait jeter son vote, sa pierre sur le vaincu.

SOPHIE

Et vous l'avez jetée!

JÉROME

Quand mon tour est venu, je me suis levé, je suis parti.

SOPHIE

Vous n'avez pas voté!...

JÉROME

J'étais près de la sortie. On appela mon nom. Et quelqu'un, derrière moi, en me touchant l'épaule, répéta : « Courvoisier! »... Un homme (qui était-ce?) se tenait devant la porte. Je l'écartai du seuil, et sortis de la salle. Quand je fus dans la rue, j'eus un étourdissement et je faillis tomber. Un passant qui me vit chanceler, vint, me prit par le bras, me mena à un café, me fit boire un cordial. Je ramassai mes forces, pour ne pas me donner en spectacle, et rentrai... J'au-

rais voulu me coucher par terre, dans la terre, et ne plus me relever... Dégoût, dégoût des hommes, et de moi-même. Humanité, Raison, Liberté... dérision! Dérision de ma foi! L'homme est né pour servir. L'homme est né pour trahir. Tout ce qu'on fait pour le rendre libre, tout ce qu'on tente pour le relever, ne sert qu'à étaler sa bestialité. Qu'ai-je fait? J'ai perdu ma vie!...

(Il retombe sur la table, la tête dans ses mains.)

SOPHIE

(qui l'a écouté, avec un saisissement et une pitié croissante.)

Le pauvre homme! Le pauvre homme!

(Elle se penche vers lui, elle lui écarte les mains, elle les lui prend.)

Jérôme, mon ami!... mon cher mari!... Ne vous abandonnez pas! Je vous comprends, je vous plains. Ce que vous avez souffert, je le souffre avec vous... Mais je ne veux pas que vous ayez perdu votre foi... notre *foi...*

JÉROME
(soulève la tête ; d'un ton de doute.)

Notre *foi?*

SOPHIE

Elle est aussi à moi. — Sans doute les hommes sont bas, cruels et décevants... Hélas! nous savons trop combien nous-mêmes portons en nous de monstres, des indignes pensées, que nous n'oserions dire, et qui nous

humilient... Mais c'est parce que que nous le savions que nous avons entrepris cette Révolution, pour libérer les hommes et pour les relever. Nous ne nous sommes dissimulé ni les difficultés ni les dangers. Peut-être notre tort fut-il de croire trop tôt que la bataille était gagnée. Mais en ces premiers jours de la libération, c'était bon de s'abandonner à l'embrassement de toutes les âmes de France. Devons-nous le regretter ? Cela ne pouvait durer. Mais qui ne nous envierait — qui ne nous enviera d'avoir connu ce bonheur, une fois en notre vie ? Nous avons cueilli sa fleur. Et la fleur s'est flétrie. Notre joie d'un moment, nous l'avons payée, depuis.

C'est dur. Mais cela devait être. Vous qui avez appris, dans vos travaux de science, à reconnaître les lois inflexibles de la Nature, est-ce une raison pour vous de douter ou de renoncer? Vous avez eu la force de monter assez haut pour embrasser en une large vision la terre d'au delà des monts et le fleuve qui serpente, le Progrès de l'Esprit humain. Vous n'avez jamais cru que, pour suivre son cours, quelques années suffisent; vous prévoyiez des siècles, avec plus d'un arrêt et d'un retour en arrière. Non, nous ne verrons pas, de nos yeux, la Terre Promise. Mais n'est-ce pas beaucoup déjà de savoir où elle est et d'en montrer la route? D'autres viendront,

plus jeunes, qui poursuivront la course interrompue. Nous qui sommes liés à l'heure d'à présent, consolons-nous en eux ! Contre l'affreux spectacle qui vous oppresse, mon ami, il vous reste tant de recours en vous ! Votre labeur personnel, vos recherches, vos découvertes, ce royaume de la Science, qui échappe aux folies des hommes et à leurs méchancetés, et, qu'ils le veuillent ou non, qui les affranchira...

JÉROME

(peu à peu s'est redressé, et les mains dans les mains de sa femme, il ne la quitte plus des yeux.)

Ah ! cela fait du bien !.... Dans votre bouche, ces pensées... Cette foi, ma foi perdue, qui me revient par

vous... Ma femme!... Mais vous m'aimez donc?... Je croyais que non!...

(Il lui baise les mains.)

(Sophie, troublée, détourne la tête, tandis que son mari est penché sur ses mains.)

JÉROME

(relève les yeux vers elle, la considère avec reconnaissance et, quêtant humblement la réponse :)

Sophie, vous avez pour moi, vraiment, un peu d'affection ?

SOPHIE, *tâchant d'échapper.*

Ah! j'ai tremblé tout à l'heure, pendant votre récit... Je craignais... je craignais...

JÉROME

(avec un triste sourire.)

Vous craigniez ma lâcheté?

SOPHIE

Non, ne dites pas ce mot!

JÉROME

Ne l'ai-je pas assez montrée?

SOPHIE

Vous vous êtes refusé à l'avilissement des autres.

JÉROME

Ah! j'aurais dû parler. J'ai fui. Je suis un pauvre homme, qui n'a que le faible courage de ne pas faire...

(Vallée apparaît sur le seuil de la chambre et, sans qu'ils le remarquent, les regarde avec un dépit jaloux. Quand leurs yeux se tournent machinalement de son côté, il recule au fond de la chambre.)

SOPHIE, *affectueusement.*

Vous êtes un pauvre homme, faible, et c'est pour cela...

(*Elle s'arrête dans son élan.*)

JÉROME

(*l'attire par ses mains qu'il n'a point lâchées.*)

Et c'est pour cela ?... (*elle ne répond pas, il insiste*) *Et c'est pour cela ?... Dites !... que vous avez pour moi un peu... un peu de bonté ?*

SOPHIE

(*gênée, échappe encore.*)

Et c'est pour cela, mon ami, c'est parce que vous êtes faible que vous avez plus de mérite à risquer votre vie. Car vous l'avez risquée. Ne vous rabaissez pas, en parlant de votre fuite !...

JÉROME

Il est vrai. Et je sais qu'on m'en demandera compte. Déjà, depuis deux mois, ma pensée est suspecte. Tous mes pas sont suivis, tous mes mots relevés, et jusqu'à mes silences. Les délateurs m'épient. Il en est parmi nos amis. J'ai pu aujourd'hui même (j'attendais d'être sûr, pour vous faire part de mes soupçons sur lui), j'ai pu avoir les preuves que le vieux Denis Bayot...

SOPHIE, *terrifiée.*

O dieux !

JÉROME

Tout ce que l'on dit ici, il va le rapporter...

SOPHIE

Non, je ne puis le croire! Ce vieillard... cet homme doux et craintif... Quel mobile?

JÉROME

(haussant les épaules.)

Acheter sa sécurité... Et puis, en des temps comme le nôtre, l'infamie est une lèpre; on voit des braves gens qui sont pris soudainement du besoin de se salir...

SOPHIE

(en proie à une épouvante.)

Jérôme! Il était ici!...

JÉROME

Qui? Bayot? Aujourd'hui?

(Elle fait oui de la tête, trop émue pour parler.)

JÉROME

Que craignez-vous, Sophie ? Je sais votre prudence...

SOPHIE

... Il était ici, lorsqu'est entré...

JÉROME

Lorsqu'est entré ?...

SOPHIE

... proscrit, cherchant asile... Vallée...

JÉROME

(avec une exclamation de surprise et de joie.)

Vallée !... Il vit ! Il est venu !... Sophie, vous l'avez reçu ? Vous ne

lui avez pas fermé notre porte? Où est-il?

SOPHIE

Le voici!

(Elle montre Vallée qui, à l'appel de son nom, est venu sur le pas de la porte. Et, pour cacher son trouble, elle sort par la porte de l'escalier, laissant les deux hommes seuls, comme si elle voulait veiller à l'entrée.)

SCÈNE IV

JÉROME

(s'avance vers Vallée, en lui tendant les bras.)

Mon ami!

(Vallée ne bouge pas. Après un court arrêt, Jérôme continue d'avancer vers lui.)

Tu as pu échapper!... On disait.. Dieu soit loué!...

(Il est arrivé près de Vallée, et veut l'embrasser, Mais Vallée se détourne et, entrant dans le salon, se tient à distance.)

VALLÉE

(avec une froide ironie.)

Laissons Dieu à ses affaires! Il ne s'intéresse pas aux nôtres. Dieu est à Robespierre.

JÉROME

(arrêté dans son élan affectueux, reprend après un choc.)

Vallée! Je te revois!... Au milieu des soucis et des noires tristesses qui m'assaillent aujourd'hui, il me semble qu'un rayon de soleil est entré avec toi...

(Il a fait de nouveau quelques pas vers Vallée et, cette fois, lui tend la main, que Vallée ne prend pas.)

VALLÉE

(du même ton ironique et glacé.)

N'approche point! Tu pourrais t'y brûler.

JÉROME

(saisi, recule d'un pas.)

Vallée! Mon ami!... Qu'as-tu?... Tu ne veux pas prendre ma main?...

Tu te défies de moi ?... Ma maison est à toi. Je te remercie de l'avoir élue pour asile. Doutes-tu de mon amitié ? Elle t'est restée fidèle.

VALLÉE, amèrement.

Je connais ces amitiés, dont la fidélité nous a, depuis un an, livrés aux meurtriers.

JÉROME, attristé.

Vallée, j'ai bien peu fait, en vérité, pour vous défendre. Mais (je ne m'excuse point, condamne-moi si tu veux !) tu ne te rends pas compte de l'hospice d'aliénés, où nous sommes enfermés, et de l'impossibilité d'y faire pénétrer

une parole de raison. C'est une épidémie. Les cerveaux les plus sains sont peu à peu gagnés. Quatre ans de surtension, de discours délirants, d'écrits qui sentent la fièvre, de terreurs, de soupçons, d'espérances messianiques et d'âpres déceptions, ont fait une atmosphère empoisonnée. La menace de la mort infecte toutes les pensées. L'homme ne peut sans danger se maintenir, des années, sur ce tranchant d'épée : « Vaincre ou mourir ». Il s'y ensanglante et devient furieux. Qui tâche de le rappeler aux sentiments humains, il serait déchiré par les dents de ces tigres... Hélas! ce sont tes amis, Vallée, c'est ton parti, c'est toi, qui,

les premiers, avez, en déclarant la guerre à l'Europe et jetant le pays dans les luttes civiques, déchaîné les furies, qui vous ont dévorés!

VALLÉE, blessant.

Nous avons refusé de pactiser avec le crime. D'autres s'en accommodent, pour préserver leur vie.

JÉROME

(atteint, mais se maîtrisant.)

Au-dessus de nos vies, il y a l'œuvre de nos vies : notre jeune Révolution. Elle a tant d'ennemis! N'y ajoutons pas nos haines! Nous devons lui sacrifier toutes nos passions.

VALLÉE, *insultant.*

Le sacrifice ne coûte point à ceux qui n'ont point de passions, et n'ont que des intérêts.

JÉROME
(qui ne veut pas comprendre.)

Nous ne parlons point de ceux-là. Laissons les âmes viles! Il ne peut, de toi à moi, être question que de ceux qui vivent pour les idées.

VALLÉE

Il y a ceux qui meurent pour elles, et il y a ceux qui en vivent.

JÉROME, *s'écrie.*

Vallée!... Que veux-tu dire?...

Enfin, qu'est-ce que tu as?... On dirait que tu m'en veux?

VALLÉE
(après un moment, haineusement.)

Oui!

JÉROME, attristé.

En cette heure où ta vie est partout menacée, dans ce Paris plein de tes ennemis, ne peux-tu reconnaître l'attachement d'un homme qui, sans partager tes pensées, les respecte et voudrait te sauver?

VALLÉE, avec emportement.

Non, je ne le reconnais point! Ton attachement, mensonge! Tu n'es attaché qu'à toi, à ton salut, à tes

prudents travaux, à ta neutralité. Maudits soient les tyrans qui assassinent la France! Mais vomis soient les neutres !... Tu sais si je déteste le monstre Robespierre, ce sinistre imposteur, bourreau de la République, et vendu à l'Autriche! J'appelle de mes vœux une seconde Corday, et je baiserais le couteau qui lui arracherait le cœur. Mais je ne hais pas moins les prudents qui se taisent, qui ménagent également, dans cette lutte farouche, le crime et la vertu, indifférents à tout et seulement occupés de leur jeu de balancier, toujours prêts à servir l'un aux dépens de l'autre, et à le trahir demain!....

JÉROME

(se maîtrisant, très calme; mais un frémissement, au fond.)

Vallée, ces paroles ne s'adressent pas à moi.

VALLÉE, *furieux.*

A toi!

JÉROME

(atterré, demeure un instant sans répondre.)

Mais si tu me hais ainsi, pourquoi es-tu venu chez moi chercher asile?

(Vallée ne répond pas; mais son regard va, par-dessus Courvoisier, vers la porte de l'escalier qui se rouvre : Sophie rentre; il s'attache à elle, avec un rayonnement passionné. Jérôme remarque le changement brusque d'expression. Et, se retournant pour en chercher la cause, il voit sa femme qui vient à lui.)

SCÈNE V

SOPHIE

(en proie à une vive émotion, a refermé la porte et accourt vers Jérôme.)

On vient! On vient!... Jérôme!... Il est perdu!...

(Jérôme, observe les yeux de Vallée, qui, nullement ému par les paroles de Sophie, ne cache point son ravissement de la voir; puis, il se tourne vers Sophie, dont il étudie le trouble. Et il en oublie de fixer son attention sur le sens des paroles.)

SOPHIE

(lui saisit le bras.)

Vite! Vite! Jérôme!... Ne m'entendez-vous pas ?

JÉROME

Qui vient ? Qu'avez-vous vu ?

SOPHIE

La rue est investie. Des troupes d'hommes armés vont d'une maison à l'autre. Notre porte est gardée... Venez, voyez !

(Elle mène Jérôme à la fenêtre de droite, que voilent d'épais rideaux. Elle soulève un coin de rideau, et Jérôme se penche pour voir. Vallée les a suivis, mais ne regarde que Sophie.)

JÉROME

On fait dans le quartier des visites domiciliaires.

SOPHIE

Pensez-vous que cet homme, déjà, nous ait dénoncés ?

JÉROME

Qui ? Denis Bayot ?... Non... Du moins, pas encore. Il s'agit, en ce

moment, d'une mesure générale, qui ne nous vise pas seuls... Voyez cette troupe qui entre dans la maison d'en face... C'est sans doute un ordre de perquisition méthodique, édicté par le Comité de surveillance de section... Toutes les maisons sont visitées. Mais il se peut qu'après les incidents de la journée, la nôtre le soit, avec un soin particulier.

SOPHIE, *bouleversée.*

Fuyez, Claude!

JÉROME

Claude?... Ah! oui, Vallée... La fuite est impossible... Regardez, au bout de la rue, la barrière est

fermée, un factionnaire s'y tient. Nul ne peut plus sortir, avant la perquisition terminée... On procède par échelons. Après la maison d'en face, vient le tour de la nôtre. Nous avons un quart d'heure.

SOPHIE

(*perd peu à peu le contrôle sur soi.*)

Jérôme, il faut le sauver!

JÉROME, *toujours calme.*

Ma chère, notre vie à tous est également menacée.

SOPHIE, *s'exaltant.*

Mais lui, si on le trouve, il est perdu!

JÉROME

Vous ne l'êtes pas moins, si on le trouve ici.

SOPHIE

(*emportée par sa passion.*)

Je ne me soucie point de ma vie, pourvu que je sauve la sienne!

VALLÉE

(*les yeux rayonnants.*)

Je ne crains plus rien, maintenant que j'ai atteint au but!

SOPHIE

Non, le but est de vivre. Je ne veux pas que vous mouriez!

VALLÉE

Vivre ou mourir ensemble!

SOPHIE, *passionnément.*

Vivre!...

VALLÉE
(débordant d'allégresse.)

Nous vivrons!...

(Ils ont tout oublié, tout ce qui les entoure, le danger et Jérôme qui les contemple, tous deux, la main dans la main et les yeux dans les yeux.)

JÉROME
(après un silence, très froid.)

Les minutes sont comptées. Et si vous voulez vivre, ne les perdez point, si bien utilisées que soient pour vous celles-ci.

(A ces mots, Sophie se ressaisit ; elle lâche la main de Vallée qui, de son côté, recule. Et elle tourne vers Jérôme — mais sans oser le regarder en face — ses yeux pleins de trouble.)

Sophie, vous connaissez, au fond de cette chambre (il montre la chambre à gauche, près de la rampe), dans le mur de l'alcôve, le réduit en menuiserie maçonnée, que j'ai moi-même bâti, pour y mettre des documents qui ne peuvent sans péril tomber dans toutes les mains. Il y a la place d'un homme étendu, au fond. Faites-y entrer Vallée, et refermez soigneusement sur lui la paroi, la tenture. Si l'inspection se borne, comme c'est l'ordinaire, à une simple visite générale de section, on ne

fera que passer, nous avons chance d'échapper.

SOPHIE

Venez! Hâtons-nous, Vallée!

JÉROME

Attendez!... Mais il faut tout prévoir. Si la perquisition vient d'ordre du Comité de Sûreté, ou si déjà cet homme — ce Bayot — nous a livrés, aucun recoin, aucun mur ne sera négligé. Alors, rien à faire. Un seul recours nous reste... Prenez!...

(D'un pli de sa large cravate, il tire un petit sachet, qu'il ouvre, et dont il partage le contenu.)

Ce poison est sûr. Il me vient de Cabanis... Pour vous, Vallée...

Sophie... Je garde ma part... Allez!...

(Sophie, émue, Vallée, agité, tous deux partagés entre des sentiments contradictoires, regardent Jérôme, qui ne les regarde plus et va vers la fenêtre. Ils sortent, par la porte de la chambre, à gauche, près de la rampe.)

SCÈNE VI

(Jérôme de Courvoisier se retourne et, les yeux fixés sur la porte par où ils ont disparu, il revient lentement vers le milieu de la scène.)

JÉROME
(avec une amère ironie.)

Ils sont amants. — Quelle fureur sauvage soufflent la jalousie et l'approche de la mort à mon meilleur ami! Il n'hésiterait pas à me tuer, pour me voler ma femme... Et elle, à qui tout à l'heure je livrais ma misère, elle était sa complice; sans doute, elle fait des vœux pour ma

mort... Pourquoi pas? Je suis l'obstacle à leur assouvissement... Eh bien, qu'ils se satisfassent! Je ne le serai plus longtemps... Je n'ai pas goût à retenir de force un être qui n'aspire qu'à se délivrer de moi. Et je n'ai plus goût à me retenir moi-même plus longtemps rivé à cette ignoble humanité... Ignoble? Non. Absurde. Elle ne vaut même pas le mépris... Un seul être me donnait encore une raison d'y croire. Il me l'a enlevée... C'est bien... Si ces deux malheureux peuvent encore trouver du plaisir à la vie, grand bien leur fasse! Moi, je donne la mienne...

(Il va à sa bibliothèque et, d'un grand volume in-folio, il tire des feuillets manuscrits insérés sous la couverture en parchemin.)

Dans ces feuilles qui les jugent, les bourreaux trouveront préparé mon arrêt de condamnation.

(Il dispose les manuscrits bien en vue sur la table, au milieu du salon.)

(Puis, il retourne vers la fenêtre sur la rue, et regarde au dehors.)

Il sortent de l'autre maison... Ils traversent la rue... Ils entrent... Je suis prêt.

SCÈNE VII

(On entend une troupe d'hommes qui monten. lourdement l'escalier. Des coups rudes, à la portet Jérôme, sans hâte, va ouvrir. Entrent un délégué et dix hommes armés. — Costume du délégué : « large pantalon de laine noire, courte veste pareille, gilet tricolore, perruque jacobine à poils courts, plats et noirs, bonnet rouge, sabre, longues moustaches, ce qu'on appelle : une carmagnole complète ». Les hommes n'ont que des pièces de cet habillement. Plusieurs, sans veste ni gilet, en savates, armés de piques.)

CRAPART

Comité de sûreté!...

JÉROME

Entrez!... C'est toi, citoyen Crapart?

CRAPART

(dès les premiers mots, montre son animosité.)

Tu ne t'y attendais pas ?

JÉROME

(calme et méprisant.)

Je m'attends à tout.

CRAPART

(goguenard et menaçant.)

Comme on se retrouve, hein ?

JÉROME

(calme et méprisant.)

Surtout quand l'un (ce n'est pas moi !) recherche l'autre.

CRAPART

Tu as mis dans le mille... Mais je ne suis pas venu pour perdre ma

salive. Ta tête est bien vissée?

JÉROME

A toi de t'en assurer!

CRAPART, *aux autres.*

Allons-y (Il siffle comme pour des chiens.) *Cherche! Cherche! Pille!*

JÉROME

C'est le mot. Tu le dis bien.

CRAPART

... Qui rira le dernier...

(Les hommes commencent à fouiller brutalement les meubles, arrachent les tiroirs, les renversent pêle-mêle sur le plancher, dispersent les papiers. Au bruit, Sophie vient de la chambre voisine. Elle s'approche de Jérôme, immobile, au milieu de la pièce, et tournant le dos aux intrus.)

JÉROME
(sans bouger, presque sans ouvrir la bouche.)

C'est fait ?

SOPHIE
(fait signe de la tête que oui, sans parler. Puis, à mi-voix :)

Quelques chances ?

JÉROME, *à mi-voix.*

Aucune.

SOPHIE, *à mi-voix.*

Qui est-ce ?

JÉROME, *à mi-voix.*

Crapart. Un fripon que j'ai fait arrêter, il y a deux ans, au quartier des Arabes, comme marchand d'argent.

CRAPART
(à un de ses hommes.)

Timoléon, récure la cheminée!

(L'homme enfonce sa pique dans la cheminée, et la remue énergiquement.)

CRAPART

Un peu de paille mouillée!... Doucin, apporte, allume! Si le renard est dedans, on l'entendra tousser!

SOPHIE, *bas, à Jérôme.*

Est-ce qu'ils savent?

(Jérôme hausse les épaules.)

CRAPART, *à ses hommes.*

Fouille! Fouille!

JÉROME, *à Crapart.*

Epargne au moins ces fragiles œuvres d'art!

(Il désigne les paravents japonais.)

CRAPART

L'art est un aristo.

(Un des hommes, qui sonde les murs avec sa pique, l'enfonce dans un des grands portraits sur toile.)

(Sophie pousse un cri.)

CRAPART

(se précipite vers l'homme.)

Ha! Ha!... Donne encore un coup de sonde!...

(L'homme enfonce de nouveau sa pique dans le portrait.)

Sens-tu quelque chose, derrière?... Rien?...

(Il se tourne vers Sophie.)

Pourquoi as-tu crié?

(Sophie le toise avec mépris.)

CRAPART, *furibond.*

Tu ne daignes pas me répondre?...

Ça vous regarde comme un chien... Nom de Dieu!... Citoyenne, on va voir si tu caches quelque chose sous ton tableau... Pas celui-là... Ta peau... Nous allons te chercher les puces...

(Jérôme fait un geste pour repousser Crapart. Crapart l'écarte, d'une bourrade.)

Toi, le vieux, reste tranquille!... Tu passeras, à ton tour. J'ai l'ordre de tout fouiller. Je fouille... Mais on sait ce qu'on doit à la pudeur du sexe... Ce n'est pas nous, citoyenne, qui visiterons tes appas... Peau-d'Ane! (Il crie.)... Où est cette bougresse?... Peau-d'Ane!

(Paraît, à la porte de l'escalier, Peau-d'Ane, une fille en cheveux, à la figure bouffie, au lourd poitrail.)

Tu étais encore en train de racoler quelque faraud? Que je t'y pince!... Avance! Emmène-moi cette mignonne dans la chambre à côté, et cherche sous sa chemise si elle a un émigrant!

(Ils rient. Sophie fait un geste de révolte; mais elle jette un coup d'œil sur la porte de la chambre où elle a enfermé Vallée; et elle va dans l'autre chambre, près du jardin, suivie de Peau-d'Ane.)

JÉROME, *à part.*

Allons! selon l'habitude, ils chercheront partout où il n'y a rien à trouver; mais il faudra les forcer pour voir ce qu'ils ont sous les yeux.

(Il s'approche de la table du milieu, où sont restés, bien en vue, les papiers qu'il a laissés, sans qu'aucun des hommes ait eu l'idée de les regarder. Avec une maladresse voulue, il s'arrange de façon à attirer l'attention de Crapart, en les prenant rapidement, comme s'il voulait les dissimuler.)

CRAPART, *bondissant sur lui.*

Halte-là!... Donne ça! Donne ça!...

(Il lui arrache les papiers, les feuillette rapidement et lit :)

« Traité de la Servitude »... « La République esclave »...

Je le tiens!

(Il lui agite les papiers sous le nez.)

Il doit en cacher d'autres... Taffetas, prends-lui les mains! Vachard, vide-lui les poches!

(Un homme tient les deux poignets de Jérôme, ramenés par derrière, tandis que l'autre le fouille, sous le regard de Crapart.)

CRAPART

J'ai ta hure!

JÉROME

(avec un froid mépris.)

Mange-la!

(Entre Lazare Carnot, en costume de membre du Comité de Salut Public. Il est grand, les yeux bleus, le front large, ,sourcilleux, — âpre, hautain, sarcastique, — « un bon sens ricanant »*...)*

SCÈNE VIII

CARNOT

(s'arrête un instant sur le seuil, regarde avec surprise, se rend compte, et crie, d'une voix tonnante :)

Viédases, que faites-vous ici?

(Les hommes tournent la tête vers la porte.)

LES HOMMES

Carnot!... Carnot du Grand Comité!

CARNOT

(à grandes enjambées est venu vers Crapart, qu'il écarte rudement; il arrache Jérôme des mains qui le tenaient.)

Jean-foutres!... Bas les pattes!

CRAPART, *se rebiffant.*

J'ai l'ordre.

CARNOT

Et moi, je le donne.

CRAPART

Mon devoir est de perquisitionner.

CARNOT

Ton devoir est de respecter ceux qui sont respectables. Lâche cet homme!

CRAPART

Y a-t-il des privilèges pour les ennemis de la République?

CARNOT

Idiot! La République doit plus à cette tête qu'à cent têtes d'ânes de ton espèce. Ce sont ses découvertes qui ont fourni aux armées de la Révolution les engins foudroyants qui les firent vaincre, à Wattignies.

CRAPART

La victoire n'est pas un brevet de civisme. Je me méfie des aigles.

CARNOT

Tu trouves qu'ils volent trop haut?

CRAPART

Ils sortent du niveau. Qu'on leur rogne les ailes! Tous égaux!

CARNOT

Tous crapauds! (Les hommes de Crapart rient.) En attendant, Crapart, que le monde soit mis à ton niveau, la République a besoin de chefs. Et j'en suis un. Vide la place!

CRAPART

Je partirai, si je veux. Tu n'es point le maître, ici. Je suis le représentant du Comité de Sûreté. Je n'admets point qu'on se moque...

CARNOT

Le Grand Comité n'a point l'habitude de plaisanter. Malheur à qui résiste à ses commandements!

CRAPART

C'est bon. Je partirai, parce que je le veux bien. Mais le Comité de Sûreté saura. Et si tu tiens ma tête, moi, je tiens celle de l'autre.

(Il agite les papiers qu'il a pris à Jérôme, et sort avec ses hommes, qu'a rejoints Peau-d'Ane.)

(Restent seuls, Jérôme et Carnot.)

SCÈNE IX

CARNOT

Qu'a-t-il pris?

JÉROME

Mon acte d'accusation.

CARNOT

Ton acte d'accusateur, ou celui d'accusé?

JÉROME

Les deux. J'accuse en ces papiers les abus de la Constitution, et les despotes qui l'exploitent.

CARNOT

Tu lapides le ciel. La pierre retombe sur toi.

JÉROME

Je le sais. La vérité tue.

CARNOT

Courvoisier, le temps presse. Je le savais, en venant. Mais les choses vont plus vite encore que je n'avais compté. Je ne pensais pas trouver ici les mouchards.

JÉROME

Ce n'est donc pas le Comité de Salut Public qui les envoie?

CARNOT

Le Comité de Salut Public n'a pas besoin de mouchards. Il lui suffit de tes amis.

JÉROME

Denis Bayot a parlé?

CARNOT

Oui.

JÉROME

Je n'ai donc rien à t'apprendre.

CARNOT

Tu caches ici un chien de la Gironde.

JÉROME

Tu n'attends pas que je le livre?

CARNOT

Non. Mets-le dehors! Qu'il aille se faire pendre ailleurs! Je ne viens point pour te parler de lui. Où qu'il soit, où qu'il aille, la peau de ce misérable ne vaut pas cher, à cette heure. Je viens pour te parler de toi.

JÉROME

Que veux-tu?

CARNOT

Courvoisier, tu le sais, tu t'es rendu suspect. Ce n'est pas d'aujour-

d'hui. Ton attitude incertaine depuis quelques mois, ta désapprobation muette des actes du Comité, ton abstention même, t'ont désigné comme ennemi. On n'a pas eu de peine à démêler tes sentiments cachés. Seuls tes services rendus et l'intervention de Prieur, de Jean-Bon, et de moi, désireux de sauver pour la défense nationale une tête comme la tienne, ont pu te protéger. Mais aujourd'hui, la coupe est pleine. Le scandale de tes paroles égarées, à la séance de l'Assemblée, ta fuite précipitée, ont fait éclater l'irritation du Comité. Une scène violente vient de s'y passer. Nous sommes débordés. La majorité veut en finir avec la résis-

tance qui se tait, plus pernicieuse que celle qui parle. Elle te donne à choisir : ou bien, tu prendras parti nettement pour les nouveaux décrets, c'est-à-dire contre les proscrits ; — ou tu les rejoindras. Et je suis venu te dire : tu iras, ce soir, aux Jacobins ; tu monteras à la tribune, et tu te prononceras en faveur des décrets. C'est la condition posée à ton salut.

JÉROME, avec calme.

Je la refuse. J'en conviens : depuis un an, ma conduite s'est montrée trop douteuse. Et aujourd'hui encore, j'ai manifesté un trouble, qui n'était pas digne de moi. Mais depuis, des circonstances, qu'il est inutile de

raconter, m'ont rendu la clarté de la vue et la tranquillité de l'esprit. Et je serai heureux de prendre enfin mes responsabilités.

CARNOT

Lesquelles ?

JÉROME

Je flétrirai les proscriptions et la dictature de sang.

CARNOT

Tu ne le feras point. Tu n'en as pas le droit, ni d'ailleurs le pouvoir.

JÉROME

J'ai le droit de ma conscience,

et le pouvoir de me sacrifier pour elle.

CARNOT

Fou, qui ne vois point qu'on ne saurait en ce moment ébranler le Comité, sans ruiner notre œuvre : la République !

JÉROME

Notre œuvre fut de vouloir fonder les droits de l'homme libre.

CARNOT

Pour que l'homme soit libre, il faut d'abord le défendre contre ceux qui l'asservissent. Les droits de

l'individu ne sont rien sans la force de l'État.

JÉROME

Ils ne sont rien, sacrifiés à la force de l'État.

CARNOT

Ils ne sont rien. Ils seront. Sachons sacrifier le présent à l'avenir!

JÉROME

Sacrifier à l'avenir la vérité, l'amour, toutes les vertus humaines, et l'estime de soi-même, c'est sacrifier l'avenir. La justice ne pousse pas sur un sol vicié.

CARNOT

Parlons franc, Courvoisier! Nous sommes hommes de science. Nous connaissons tous deux l'inexorabilité des lois de la Nature. Elle ne se soucie point de sentimentalisme. Et les vertus des hommes, elle les foule sous ses pieds, pour accomplir ses fins. La vertu, c'est la fin. Je veux la fin. A quelque prix que je la paye. Ce prix, ce n'est pas moi qui l'ai fixé. Je l'accepte. J'ai le dégoût, comme toi, peut-être plus que toi, de ces hommes de ruse et de sang. Plus que toi, je dois vivre avec eux, côte à côte. J'ai le dégoût des violences, que chaque jour ils me font signer. Mais je ne me crois point permis de

me refuser à elles et de déserter l'action, parce qu'elle me tache les mains. Je considère l'objet de la bataille engagée. Le progrès de l'humanité vaut bien quelques saloperies — et, s'il le faut, des crimes.

JÉROME

Je te comprends, Carnot. Je ne condamne point ton manque de pitié. La science, tu l'as dit, se passe de pitié. Je me défie, comme toi, du sentimentalisme. Mais je me défie aussi de l'idéologie. Et, plus âgé que toi, je n'ai plus ta foi dans le Progrès humain. Je suis trop homme de science pour croire sans réserves à

une de nos hypothèses (car ce n'est rien de plus). Et si flatteuse qu'elle soit pour le génie de l'homme et son ardent espoir, je n'en ferai jamais un dieu sur un autel, qui se nourrit de l'odeur sanglante des sacrifices. Il n'est de sacré pour moi que la vie, la vie présente.

CARNOT

Et tu livres la tienne?

JÉROME

Je me refuse à livrer, pour elle, la vie des autres.

CARNOT

Leur vie, de toute façon, est perdue.

JÉROME

La mienne ne l'est point, si elle oppose à une époque vile de lâches et de tyrans l'exemple d'une âme libre.

CARNOT

Je me fous de ton âme! Mais je tiens à ta vie. J'ai besoin de ton cerveau. Courvoisier, il nous faut ton labeur, ton génie. La patrie les réclame. Tu es mobilisé. Tu n'as pas le droit de fuir. Tu frustres la nation des fruits qui lui sont dus.

JÉROME

Je regrette d'interrompre les travaux commencés. L'amour de la vérité est

le seul qui ne trahisse point. Sa recherche patiente et fervente est l'unique bien durable. Mais nous avons appris, en ces dernières années, qu'il faut toujours être prêt, du jour au lendemain, à renoncer à tout ce qui nous appartient : richesse, honneur, bonheur, amour, travail et vie. Je suis prêt.

CARNOT

Égoïste ! Tu ne penses qu'à toi, en faisant don de toi !... Moi aussi, je suis prêt, pour moi-même. Mais je ne le suis pas pour toi. Je ne m'y résigne pas. Courvoisier !... Au nom de la vieille estime et de la communauté de travail qui nous lient !...

Accepte les conditions de salut que je t'apporte!

JÉROME

Je ne puis.
(Il s'écarte.)

CARNOT
(hausse les épaules.)

Théorème! Tête de mule!...
(Il attend un moment, puis fait quelques pas vers Jérôme, et lui tend des papiers.)

Tiens, prends!

JÉROME
(prend les papiers et les déplie.)

Qu'est-ce?

CARNOT

J'en étais sûr d'avance! Je connais l'entêtement des mathématiciens...

Allons, mets dans ta poche!... Ce sont deux passeports, sous des noms empruntés, pour toi et pour ta femme. Mais pas un jour à perdre! Quittez Paris, ce soir! Sur l'heure, si possible. Vos places sont retenues dans la voiture publique, de Paris à Dijon, et de là à St-Claude. Adieu, qu'on ne vous voie plus!

JÉROME, *émus.*

Carnot!... (Il lui serre la main.)... Mais fuir, à quoi bon? Sur-le-champ, nous serons repris... Échappe-t-on aux limiers du Comité et à la haine de Robespierre?

CARNOT

Il n'en ignore rien.

JÉROME

Qui? Lui?

CARNOT

L'Incorruptible. Oui. L'initiative est mienne. Mais bien qu'il feigne de ne point savoir, je viens avec son muet consentement. Ta mort nous gêne, Courvoisier. La République n'a point plaisir à se mettre sur les bras ton cadavre. Il est trop lourd. Rends-nous service, en l'emportant! Le Comité ferme les yeux. Mais ne nous force pas à les rouvrir! Ne te laisse pas prendre! On ne te pardonnerait point.

(Il sort.)

SCÈNE X

(Jérôme de Courvoisier s'assied à son bureau, et pense. La porte de la chambre de Sophie s'ouvre avec précaution ; Sophie paraît. Elle regarde la chambre vide et son mari qui lui tourne le dos.)

SOPHIE, *à mi-voix.*

Ils sont partis ?

JÉROME
(sans se retourner.)

Oui.

SOPHIE

Mais que vous disait Carnot ?

JÉROME

Rien. (Il se retourne.) Ne perdons point nos instants en paroles inutiles! Ils sont comptés. Comptons ce que nous avons à dire. Approchez-vous, Sophie. Ce dont nous allons parler ne doit pas être entendu de l'homme, de l'autre côté. (Il désigne la porte par où est sorti Vallée.) Cet homme, vous l'aimez... Ne répondez pas! Je le sais. Vous êtes trop sincère pour l'avoir pu cacher (après un instant), bien que vous l'ayez été trop peu pour me l'avouer. (Elle fait de nouveau un geste, qu'il arrête.) Mais je ne vous reproche rien. Si vous ne l'avez pu, c'est donc qu'aucune femme, à votre place, ne l'aurait pu. Car je sais votre

loyauté, et la faiblesse du cœur. Je vous plains.

(Sophie, debout devant Jérôme assis, les bras collés au corps, baisse la tête, à ces derniers mots, comme écrasée.)

JÉROME

(la considère avec un sourire triste.)

Comme vous l'aimez !

SOPHIE, la tête baissée.

Je l'aime.

(Court silence.)

Pardonnez-moi !

JÉROME

Vous êtes libre.

SOPHIE

(relève la tête, tend les matns vers Jérôme.)

Jérôme ! Dites-moi... Que faire ?...

JÉROME

Je n'ai pas à répondre. Chacun seul est son juge. Chacun répond pour soi.

SOPHIE

Mais vous me mépriserez!

JÉROME

Non. Je n'ai de haine, ni de mépris, pour rien. La faute n'est à personne. La faute est à la vie.

SOPHIE
(les mains tendues vers lui.)

Mais vous, vous souffrirez!

JÉROME

Non. A mon âge, à cette heure, je n'aurai plus le temps. Ne songez qu'à

vous! Soyez heureuse, si vous pouvez.

SOPHIE, *avec désespoir.*

Jérôme!

(Debout, appuyée sur la tablette de la cheminée, elle sanglote, le visage dans ses mains. Jérôme, ému, se lève, va à elle, se penche paternellement.)

SOPHIE

(levant son visage en larmes.)

Hélas! Nous nous sommes aimés. Pourquoi l'amour passe-t-il? Pourquoi l'amour change-t-il?... Pardon! Je vous blesse encore... Mon ami, je n'ai pas cessé d'avoir pour vous la plus pieuse affection. Plutôt que de vous causer la souffrance d'aujourd'hui, j'aurais voulu souffrir et me taire jusqu'à la mort... Mais, comme un

coup de vent, la passion est venue et a ouvert les portes. Elle s'est saisie de moi, elle m'entraîne. Que faire ? Dites-moi, que puis-je faire ? Puis-je lui résister ? Est-ce qu'on peut ? Est-ce qu'on peut ? Est-ce beau ? Est-ce humain ?

(Jérôme la regarde avec pitié, lui sourit, compatissant. Puis, il prend sur le bureau les deux passeports, laissés par Carnot, et il les lui remet.)

(Sophie prend machinalement les papiers, et les regarde, sans comprendre.)

JÉRÔME

Vous partirez, ce soir, tous deux. Ces papiers vous ouvrent les portes de Paris et les routes de France jusqu'à la frontière suisse. Tout a été prévu : les visas sont en règle, et les places sont prises. Il vous sera facile d'ajus-

ter vos costumes et vos traits à vos signalements. Allez prévenir Vallée, préparez-vous en hâte! Il ne faut pas que cette nuit le trouve encore ici. Allez! Sauvez sa vie, et sauvez votre bonheur!

SOPHIE
(*en proie à un trouble extrême.*)

Mon ami!... Vous voulez? Vous voulez?... Non! Ce n'est pas possible!

JÉROME, *calme.*

Il faut sauver Vallée. Ne le voulez-vous pas?

SOPHIE, *passionnément.*

Oui, je le veux.

JÉROME

Accompagnez-le donc! Il ne partirait pas seul. Et vous ne devez plus l'être. Je vous confie l'un à l'autre. Ne tardez plus! Partez!

SOPHIE

(s'incline devant Jérôme de Courvoisier, lui prend la main et la baise. Jérôme veut dégager sa main. Sophie se redresse, mais sans lâcher la main de son mari ; et ils restent debout, l'un en face de l'autre, se regardant avec affection.)

Vous êtes bon!... Je ne puis pas l'accepter.

JÉROME

Vous le pouvez loyalement. Entre nous, tout est franc.

SOPHIE

Je ne puis pas vous quitter.

JÉROME

Votre cœur m'a quitté. Sophie, ne cherchons point à nous faire illusion! Votre cœur est avec l'autre.

SOPHIE

O douleur de penser que ce cœur, je vous l'avais donné, et que je vous le reprends aujourd'hui!... Je ne veux pas!... O douleur! Mon cœur n'est pas à moi!... Tout m'échappe, et moi-même!... Je me sens accablée par la fuite du temps. Hier, j'étais à vous, je vous avais promis de porter jusqu'au bout vos

peines et vos joies. Et je vous abandonne, au milieu du chemin, pour reprendre quel fardeau d'amour qui recommence?... Ah! puisqu'il recommence, il finira aussi!... Aurai-je assez de foi pour me refaire une vie? Où trouver la confiance en moi et dans la vie?... O douleur!...

JÉROME

La vie, qui chaque soir meurt et qui renaît chaque matin, vous versera bientôt l'oubli et l'espérance. Ne pensez plus! Allez! Le temps presse!

(Il pousse doucement Sophie vers la porte de la chambre où a été enfermé Vallée. Il lui a mis les passeports dans la main.)

SOPHIE

(qui a pris et regarde machinalement les passeports, est saisie par une réflexion.)

Mais ces passeports, comment les avez-vous ?

JÉROME

Qu'importe ?

SOPHIE

D'où vous sont-ils venus ?

JÉROME

Carnot me les a remis.

SOPHIE

Pourquoi ?... Pourquoi vous les a-t-il donnés ? Ils étaient faits pour vous. Vous et moi. Pour nous deux.

Nous devions donc partir?... Il y a une menace!... Vous êtes en danger!...

JÉROME

(cherchant à détourner sa pensée.)

Non, non... Aucun danger.

SOPHIE

S'il n'y en avait point, pourquoi serait-il venu vous apporter les moyens de nous enfuir?

JÉROME

Allons, ne soyez pas folle! N'allez pas vous créer des soucis inventés! C'est assez des réels. Ne songez qu'à sauver celui que vous aimez!

SOPHIE

Celui que j'aime?... Courvoisier, je porte votre nom, je suis votre femme encore. Jusqu'à ce que soit rompu le lien qui nous unit, je revendique mon droit, mon droit d'épouse, et la loi que nous avons toujours observée entre nous d'absolue vérité... Vous me la devez. Parlez, sans rien cacher!

JÉROME

(Après un bref silence, acquiesce.)

Nous sommes dénoncés. Bayot nous a livrés. On sait qui nous cachons. On viendra dans la nuit arrêter Vallée.

SOPHIE

Et vous.

JÉROME

L'amitié de Carnot saura me protéger. Assez parlé! Préparez le départ! Habillez-vous chaudement. Rassemblez les effets les plus indispensables. Je vais chercher Vallée.

(Il va ouvrir la porte, quand Vallée paraît, l'air hagard, les vêtements en désordre.)

SCÈNE XI

VALLÉE
(jette un regard anxieux autour de lui.)

Il ne sont plus ici ?

JÉROME

Non. Mais ils reviendront.

VALLÉE, anxieux.

Quand ?

JÉROME

Je ne sais.

VALLÉE

(parcourt la chambre, à grands pas inquiets, regarde par la fenêtre, écoute à la porte, sans cesser de marcher.)

Où fuir ? Où s'abriter ?

JÉROME

Vallée, je veux te parler.

VALLÉE

(même jeu, sans écouter.)

Je ne retournerai point dans ce réduit où tu m'as enfermé. Je ne puis supporter cette immobilité ! J'étais là, étendu, enserré, comme dans mon cercueil. Et je les entendais, qui marchaient dans la chambre. Ils ont heurté le mur contre lequel j'étais couché, étouffant, ne pouvant faire un geste pour me défendre... Je ne

puis le supporter!... Je n'y retournerai point.

JÉROME, *s'est assis, calme.*

Tu n'y retourneras point. Écoute ce que j'ai à te dire.

VALLÉE, *inquiet.*

Ils reviendront, dis-tu?

JÉROME, *calme.*

Nous avons le temps de causer.

(Il lui fait signe de s'asseoir. Vallée s'assied; mais, tout en suivant les paroles de Courvoisier, son attention inquiète guette les bruits du dehors.)

JÉROME, *calme.*

J'ai décidé ma femme à s'éloigner, pour quelque temps, de Paris. Sa santé, depuis l'hiver, est ébranlée.

Elle va passer deux mois dans son pays de la Saône, du côté de Cluny. Je devais l'accompagner. Mais les affaires publiques ne me le permettent point...

(Vallée s'est levé de sa chaise, écoutant des pas qui montent l'escalier.)

VALLÉE

(d'une voix étranglée.)

On vient...

(Un moment de silence. Jérôme ne semble pas entendre. Sophie écoute, sans bouger, assise devant la cheminée, où elle vient de ranimer un petit feu de bois. Vallée, ramassé sur lui-même, s'apprête à bondir sur celui qui entrera.)

SOPHIE, *calme.*

On monte à l'étage au-dessus.

(Vallée se rassied.)

JÉROME
(reprend comme s'il n'avait pas été interrompu.)

...Je ne puis l'accompagner. Voici mon passeport. Tu iras à ma place.

VALLÉE, *stupéfait.*

Moi!

JÉROME, *même jeu.*

Ainsi, tout en veillant sur elle, tu passeras entre les mailles du filet tendu pour te saisir. Une fois rendus chez elle, en Clunisois, tu seras près de la frontière. Le reste vous regarde.

(Vallée s'est levé, prend le passeport que lui tend Courvoisier, le plie et le déplie, trop saisi pour parler.)

(Pendant ce qui précède, on a vu Sophie écouter, réfléchir, regarder les deux hommes, puis, sans bruit, déchirer son passeport et le jeter dans le feu de bois. Elle se lève et va vers Vallée.)

SOPHIE

(à Jérôme, qui lui fait signe de se taire.)

Non, mon ami, laissez-moi parler ; il ne faut plus rien dissimuler.

(A Vallée, avec une douceur ferme.)

Claude, mon mari connaît nos sentiments. Je les lui ai avoués. Il est assez généreux pour me laisser libre de vous suivre. Ma décision est prise. Libre, je resterai auprès de mon mari. Je me suis donnée à lui, librement, pour toujours. Il n'a jamais déchu de mon affection. Je ne puis me reprendre à lui, sans déchoir. Une âme fière ne se renie point. J'ai voulu partager l'épreuve de sa vie. Ce que j'ai voulu, je le veux toujours.

(Elle va à son mari et lui donne la main.)

JÉROME, *ému.*

Je n'ai plus le droit de vous retenir. Je vous entraînerais dans ma perte.

SOPHIE, *vite et bas.*

Tais-toi! Qu'il ne sache pas!

VALLÉE, *amèrement.*

Ah! vous ne m'avez jamais aimé!

SOPHIE

Je vous aime, Vallée. Je vous aimerai toujours. Mais si nous ne sommes pas maîtres de ne pas souffrir de l'amour, nous le sommes de n'en pas être les jouets.

VALLÉE, *amèrement.*

Vous n'avez jamais aimé! Vous n'aimez que votre orgueil.

SOPHIE, *doucement.*

Mon ami, si je n'avais pas cet orgueil, comme vous dites, ce pauvre orgueil meurtri, m'aimeriez-vous autant ? M'aimeriez-vous longtemps, faible, errante, livrée à la passion qui passe, infidèle à ma foi ? Et serions-nous heureux ? Nous aurions la terreur du bonheur qui finit, de l'amour qui se fane. Et délaissés par lui, nous nous retrouverions seuls et flétris.

VALLÉE, *violent.*

Qu'importe ! Je vous aurais eue !

SOPHIE

(avec un sourire triste.)

Et vous m'auriez détruite... Allons, il faut vous sauver, mon pauvre

oiseau de proie! Pour d'autres, en ce moment, vous êtes une proie. Ne parlons plus! Pensons aux moyens d'échapper!

VALLÉE

Je ne veux point partir! Pas sans vous!

SOPHIE

J'ai brûlé mon passeport. Je ne puis plus partir.

VALLÉE

Au moins, pas cette nuit! Je veux passer cette nuit sous ton toit.

JÉROME

On sait que je t'abrite. Avant qu'il soit minuit, tu seras arrêté.

VALLÉE

Non! tu me trompes! tu mens!

JÉROME

Tu en feras l'épreuve. Ils peuvent être ici, d'une minute à l'autre.

VALLÉE

C'est faux!...(Il écoute.) Je les entends!... Non... Je ne pars point. Je reste.

JÉROME, calme.

Reste donc! Tu es prêt à mourir?

VALLÉE, secoué d'un frisson.

Mourir!... Non! Non! Je ne veux pas!... Mourir!.. Abomination!...

JÉROME, *calme.*

Arrêté dans une heure, jugé demain matin, le soir guillotiné...

VALLÉE, *hors de lui.*

Demain soir, à cette heure, un tas de viande, jetée dans la charrette et versée au charnier... Moi!... Jamais!... Je ne veux pas!... Sauvez-moi!...

(Il est comme égaré et s'affaisse, au pied d'un fauteuil vide, au dossier duquel ses mains se tiennent agrippées.)

JÉROME

Prépare-toi donc à fuir.

(Il s'est levé et, ainsi que sa femme, il rassemble quelques objets, vêtements, aliments, qui formeront pour Vallée un paquet de voyage. Vallée se relève lentement, respire très fort, la tête basse; il n'ose pas regarder ses amis qui vont et viennent dans la chambre ; il leur tourne le dos, debout, appuyé sur le dossier du fauteuil, la face vers la salle.)

VALLÉE

J'ai honte...

SOPHIE
(va à lui et lui jette un manteau sur les épaules.)

Nous vous sauverons, ami!

VALLÉE

J'ai honte...

SOPHIE
(l'habille maternellement.)

Non, n'ayez point de honte! J'aime que vous vouliez vivre. Je suis heureuse que la vie encore vous soit chère.

VALLÉE

Je la hais, et je la veux. Je ne puis pas, je ne puis pas me résigner à la

perdre... O dieux! Que s'est-il passé? L'humiliation m'écrase... Sophie, pour vous rejoindre, j'ai bravé mille morts, jamais je n'ai tremblé que de la crainte de ne plus vous revoir. Et maintenant, et maintenant!... Je ne puis plus supporter la pensée de la mort... Non, ne me regardez pas avec vos yeux de pitié! Quel dégoût je vous inspire!

SOPHIE, à voix basse.

Ami, jamais je ne vous ai plus aimé!

VALLÉE

Ah! c'est de vous avoir revue qui m'a pris mon énergie. C'est d'avoir réappris la valeur de la vie que

16

j'avais renoncée. Je ne veux plus la quitter...

(Il est accablé.)

Je suis un lâche. J'ai peur.

JÉROME

(vient à lui affectueusement.)

Ne te tourmente point! N'accuse point ta faiblesse! Nous savons, mon ami, que nul homme n'est plus brave que toi. Mais le plus brave est homme. Tu as tendu tes forces jusques à l'impossible. Tu as soutenu, cinq mois, une lutte inhumaine. La fatigue est tombée tout à coup sur toi, comme une pierre. Tu as touché la terre. Mais c'est en combattant. Retire-toi de l'arène. Tu le peux, le front haut.

Tu le dois. Quitte Paris! Sors de France! Échappe à tes ennemis! Va reprendre des forces pour de nouveaux combats!

VALLÉE

(réconforté peu à peu par ces paroles, s'est relevé et se dispose à partir.)

Mais vous me rejoindrez?

JÉROME, *avec bonhomie.*

Je ne suis pas éternel.

VALLÉE

Mais vous, Sophie... Alors? Peut-être, un jour?...

(Il s'interrompt brusquement, en jetant un regard furtif sur Courvoisier, s'incline pour baiser longuement les mains de Sophie, se dirige vers la porte; au moment de sortir, il se retourne, voit Courvoisier qui lui tend la main, hésite une seconde, lui saisit la main, adresse un dernier regard à Sophie.)

Adieu!

(Il sort.)

SCÈNE XII

(Jérôme de Courvoisier et Sophie restent seuls. La nuit est tout à fait venue. Jérôme regarde encore la porte, par où est sorti Vallée. Sophie, s'approchant de la fenêtre, regarde à travers les rideaux.)

JÉROME, *avec bonhomie.*

Je crois que le brave garçon vient d'évaluer la brièveté de mes jours.

(Il se dirige vers la cheminée et allume un flambeau.)

SOPHIE

(abandonnant son poste d'observation, vient vers la cheminée ; avec une affectueuse et mélancolique ironie :)

Mais il n'a pas tenu compte de la durée des miens.

(Elle se tourne vers son mari et lui tend les mains. Il les prend et la regarde avec tendresse.)

JÉROME

Vous ne regrettez rien?

SOPHIE

L'arrestation est sûre?

JÉROME

Aucune chance d'échapper.

SOPHIE

Alors, tout est bien.

(Elle dégage ses mains. Ils s'asseyent tous deux, autour du feu mourant.)

JÉROME

Notre dernière soirée.

SOPHIE

Je me sens allégée. Plus de décision à prendre. Plus de luttes à livrer. Il n'y a plus à vouloir. Il n'y a plus qu'à s'abandonner aux choses qui veulent pour nous, au ruisseau de la nuit.

(Jérôme s'est rapproché d'elle et la considère avec une profonde affection. Elle pose sa tête sur l'épaule de son mari, assise auprès de lui, leurs genoux se touchant et leurs mains immobiles posées sur leurs genoux : ils rêvent et sourient, en regardant le feu. Presque tout le dialogue qui suit se dit à mi-voix.)

SOPHIE, *tendre et calme.*

Mon bon et cher mari, qui vous sacrifiiez, pour moi, si simplement !

JÉROME

Ce n'est point se sacrifier que vou-

loir le bonheur de ce qu'on aime.

SOPHIE

Je suis heureuse maintenant.

JÉROME

Vous voulez me consoler.

SOPHIE

(calme, lente; mais, sous les dernières paroles, un frémissement voilé.)

Non, mon ami, je dis vrai. J'ai laissé mes chagrins sur l'autre rive, que nous avons quittée. Ah! quel soulagement de les voir s'éloigner, ma tête sur votre épaule! — Restez! Ne bougez pas! — Et cet enfer humain, avec ses passions, ses folies et ses peurs!

JÉROME

Il n'en était point encore lassé, notre Vallée.

SOPHIE

(*même jeu, un léger sourire, tous les deux.*)

Pauvre garçon!... Oui, comme il était avide de s'y replonger!... Pensez-vous qu'il échappe?

JÉROME

Je l'espère.

SOPHIE

Quel bonheur!... Mais je crains son chagrin quand il apprendra notre sort.

JÉROME

La vie sera la plus forte.

SOPHIE

Oui, je crois... Pauvre Vallée!

JÉROME

Vous souvenez-vous, Sophie, de nos longues veillées, ici, dans cette chambre? Assis près de la table, et lisant, vous me regardiez travailler, je vous regardais rêver, et tous deux nous rêvions : car tout, pensées, travaux, science, amour, tout est rêve; et, tour à tour, chacun à l'autre offrait ses rêves; et souvent, dans mes difficultés, je recourais à votre esprit sans trouble, ma bonne conseillère...

SOPHIE

Je me souviens de tout, et depuis le premier soir où je suis entrée, jeune femme, dans cette vieille maison. Nous venions d'être unis. Et bien que vous fussiez déjà entouré de gloire, vous aviez peur de moi, parce que j'étais jeune et que vous ne l'étiez plus. Alors, — nous étions seuls, — vous vous êtes approché, vous m'avez dit tout bas : « Pardon de vous aimer ! »

JÉROME

M'avez-vous pardonné ?

SOPHIE

Mon cœur fut pénétré d'une recon-

naissance que, ce soir, ce dernier soir, je viens de retrouver. Pardonnez-moi vous-même de l'avoir oubliée!

(Elle tend son front à Jérôme, qui le baise.)

JÉROME

Moi aussi, ma Sophie, je m'étais oublié, j'avais oublié mon devoir de courage et de sincérité. Dans quel état de faiblesse j'étais encore, ce soir, lorsque je suis rentré! Et c'est le sentiment de vous avoir perdue qui m'a rendu la force de ma décision.

SOPHIE

Nous nous étions perdus tous deux dans ce dédale du monde tourmenté... Bénie soit l'heure finale, qui nous

fait retrouver l'un l'autre, et soi-même !

JÉROME

« Nunc dimittis... » *Nous sommes arrivés... Écoute ! Dans la rue déserte, les pas de ceux qui viennent...*

SOPHIE
(dont l'angoisse se réveille.)

Mais tous nos grands projets, tous nos espoirs déçus, tous nos travaux brisés, tout ce qui meurt avec nous...

JÉROME, *écoutant.*

Ils montent l'escalier...

SOPHIE, *avec angoisse.*

Si du moins, nous laissions, après

nous, un enfant!... Pourquoi, pourquoi la vie nous a-t-elle été donnée?

JÉROME, *fermement.*

Pour la vaincre.

(Un silence. Ils se sont levés. Sophie, appuyée sur Jérôme, le regarde et sourit, résignée. Ils ne se quittent plus jusqu'à la fin, l'un debout devant l'autre, Sophie, la tête contre l'épaule de Jérôme, tous deux se regardant. Ils ne prêtent même pas attention à la porte qui s'ouvre.)

(On entend venir les voix.)

SOPHIE

(avec une souriante mélancolie.)

Vaincre... Adieu, mon ami. « Les lauriers sont coupés...»

(On frappe brutalement à la porte.)

JÉROME

(très tendrement.)

« La belle que voilà ira les ramasser... »

SOPHIE

(montrant sur la table une branche de lilas, laissée depuis la scène du début.)

Non, donnez-moi plutôt cette jeune grappe qui meurt, cette fleur de lilas...

(Courvoisier lui donne la branche fleurie. Elle la baise.)

(La porte s'ouvre... Une troupe d'hommes armés.)

FIN

Paris. — Imp. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.

OUVRAGES
DE ROMAIN ROLLAND

JEAN-CHRISTOPHE, 10 volumes in-16.

I. L'Aube. — II. Le Matin. — III. L'Adolescent. — IV. La Révolte. — V. La Foire sur la Place. — VI. Antoinette. — VII. Dans la Maison. — VIII. Les Amies. — IX. Le Buisson Ardent. — X. La Nouvelle Journée.

JEAN-CHRISTOPHE, en 4 volumes in-8° (14,5×20).

Édition définitive sur beau papier Vélin et Hollande.

JEAN-CHRISTOPHE, en 5 volumes in-4° (20×26).

Édition de luxe sur Japon, Hollande, Madagascar et Vélin, impression noir et rouge avec des bois de Frans Masereel.

Colas Breugnon, 1 vol.

Colas Breugnon, 1 vol. *Édition de luxe*, in-4° (19×27) sur Japon, Hollande et Vélin, avec des bois gravés en couleur de Gabriel Belot.

L'Ame enchantée. — I. Annette et Sylvie, 1 vol. — II. L'été, 1 vol. — III. Mère et Fils, 2 vol.

Pierre et Luce, 1 vol., bois gravés de Gabriel Belot.

Clerambault, 1 vol.

Au-dessus de la Mêlée, 1 vol.

Les Précurseurs, 1 vol.

Théatre de la Révolution (le 14 Juillet, Danton, les Loups), 1 vol.

Les Tragédies de la foi (Saint-Louis, Aert, Le Triomphe de la Raison), 1 vol.

Le Temps viendra, 3 actes, 1 vol.

Liluli, 1 vol., bois gravés de Frans Masereel.

Le Jeu de l'Amour et de la Mort, 1 vol.

Paques Fleuries, 1 vol.

Le Théatre du Peuple (Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau), 1 vol.

Pages choisies de Romain Rolland, avec une introduction et des notices, par Marcel Martinet, 2 vol.

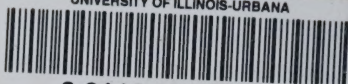
Romain Rolland vivant, par P.-J. Jouve, 1 vol. in-8.

Romain Rolland (l'Homme et l'Œuvre), par Paul Seippel, 1 vol.

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

PARIS -- 22, RUE HUYGHENS, 22 -- PARIS

13957. — Imp. des Beaux-Arts, 79, rue Dareau, Paris. — 3-28


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070151177